L'HISTOIRE VÉCUE

- 3F

ROBERT LORTAC

LA

MACHINE INFERNALE

ÉDITIONS ROUFF, PARIS

C 30437

La machine infernale

par Robert LORTAC

CHAPITRE PREMIER

UNE AUDIENCE DU PREMIER CONSUL

Par cette grise matinée du 14 Ventôse an VIII, selon le calendrier révolutionnaire — soit, selon le nôtre, le 5 mars 1800 — une foule de brillants uniformes parmi lesquels quelques habits civils jettent leur note plus sombre, se presse dans l'antichambre du pavillon de Flore, au palais des Tuileries, où Bonaparte, tout récemment nommé premier consul, vient de s'installer depuis trois semaines.

C'est dans cette partie du vieux Louvre, un incessant va-et-vient d'officiers en grande tenue, d'estafettes, d'huissiers en livrée. Les grenadiers de la garde consulaire, en haut bonnet à poil, habit vert, culotte et guêtres blanches, assurent le service du poste.

Nombreux sont les hauts personnages venus, ce jour-là, solliciter une audience du jeune vainqueur de Rivoli et des Pyramides, qui, à trente et un ans, s'affirme déjà comme le maître tout-puissant des destinées de la France. Au nombre et à la qualité des solliciteurs on peut mesurer le prestige du nouveau chef d'Etat. Des généraux en disponibilité, ses aînés de vingt ans, viennent lui demander un commandement, de hauts fonctionnaires, réclamer un poste supérieur.

Circulant à travers les groupes de visiteurs, le général Rapp semble chercher quelqu'un. Enfin il appelle :

— Le citoyen Georges Cadoudal !

En entendant ce nom, toutes les personnes présentes dressent la tête avec curiosité, cherchant des yeux le célèbre chef de chouans dont l'histoire, déjà, confine à la légende.

Fils de simples paysans bretons, Georges Cadoudal a montré tant de valeur militaire au cours des guerres civiles qui ont ensanglanté la Vendée et la Bretagne, qu'à vingt-quatre ans, ce roturier a été élu, par les chefs royalistes, major général des armées catholiques et royales du Morbihan. Il n'y a que six ans de cela, et la réputation de Georges a tellement grandi, qu'on le considère, à présent, comme le plus ferme soutien de la royauté et le plus dangereux ennemi de la Révolution, et qu'on ne le désigne plus que par son prénom, comme c'est l'usage pour les princes régnants.

A l'appel de Rapp, un gros homme vêtu d'une redingote et d'un pantalon noisette et chaussé de bottes à revers, se lève d'une méridienne et répond nonchalamment :

F. Rouff, éditeur, 1937.

— Me voilà, *Monsieur!*

Choqué d'être ainsi interpellé à l'ancienne mode, le militaire réplique avec rudesse :

— Vous avez votre convocation, *citoyen?*

— La voici avec une lettre du général Brune pour le premier consul.

Rapp examine minutieusement les papiers, puis lève les yeux sur leur possesseur, dont il scrute, d'un œil soupçonneux, le rude visage.

Cette grosse tête ronde, cette face énergique, soigneusement rasée, couronnée de cheveux blonds bouclés, du même ton que les favoris couleur de blé mûr, ce nez court, ces yeux bleu d'acier, cet air froidement résolu, et surtout cette carrure athlétique, ne disent sans doute rien qui vaille au général républicain, car il fronce les sourcils et garde, durant quelques secondes, un silence hésitant.

Méfiance justifiée, car depuis sept ans le fameux chef royaliste a joué bien des mauvais tours aux armées de la République. Sans doute, depuis le 18 janvier, date à laquelle d'Autichamp a signé, au nom de tous les chouans, un accord mettant fin à la guerre civile, Cadoudal a-t-il dû se résigner, lui aussi, à faire sa soumission au général Brune. Mais ne le juge-t-on pas capable de se défaire, même au prix d'un assassinat, du premier consul, devenu présentement le plus impitoyable adversaire de la chouannerie?

Aussi Rapp cherche-t-il longuement, du regard, à découvrir, sous les vêtements de son corpulent vis-à-vis, qui soutient cet examen avec désinvolture, si quelque bosse dans quelque poche ne décèle pas la présence d'une arme cachée. Il ne remarque rien d'anormal. Mais cet homme, dont la force physique est telle, dit-on, qu'il soulève à bras tendu un poulain de deux mois et brise entre ses doigts un écu de six livres, n'est-il pas redoutable avec ses seuls poings? Cependant, il faut s'incliner devant cette lettre d'audience, parfaitement en règle et signée de Fouché, le ministre de la police. Aussi l'introducteur dit-il enfin à contrecœur :

— Suivez-moi, citoyen.

Fendant les groupes qui emplissent l'antichambre, il précède le visiteur dans le salon de service, où se tiennent en permanence plusieurs officiers et le mameluk Roustan, le fidèle garde du corps que Bonaparte a ramené d'Egypte. Tandis que le planton rectifie la position, Rapp s'avance vers le cabinet de travail réservé à son chef, il frappe à la porte et l'ouvre :

— Mon général, annonce-t-il, le citoyen Georges Cadoudal.

Il fait passer ce dernier devant lui et entre à sa suite. Dans une vaste pièce carrée, prenant jour sur les quais de la Seine, Bonaparte se tient debout derrière un bureau chargé de papiers. Il est tel que le peintre Gros l'a figuré sur sa célèbre toile du « Pont d'Arcole » : visage émacié, longs cheveux plats. Il porte une sobre tenue de général d'infanterie, sans autres ornements que quelques feuilles de chêne dorées au col et aux revers.

— Laissez-nous seuls, Rapp, dit le premier consul.

N'augurant rien de bon de l'entrevue, Rapp sort à regret. Derrière lui, la porte reste entr'ouverte.

Cadoudal s'incline légèrement, Bonaparte répond d'un signe de tête, et tous deux s'examinent quelques instants en silence, comme deux adversaires cherchant à mesurer leurs forces.

Ils ont presque le même âge, et tous deux sont déjà couverts de gloire, d'une gloire sans tâche. Mais quel contraste physique et moral entre eux! Georges, trapu et lourd, massif comme un bœuf, est l'homme d'une seule idée. Désintéressé, dévoué à la royauté jusqu'au sacrifice, il ne variera jamais dans ses convictions ni dans sa ligne de conduite.

Maigre et nerveux comme un aigle, Bonaparte dévoré d'ambition, et d'abord partisan des idées révolutionnaires, finira par l'Empire. Tous deux ne se ressemblent que par leur génie d'organisation, leur bravoure et leur commun amour de la patrie, qu'ils servent chacun à sa façon.

Posant sur la table la lettre d'introduction de Brune que Rapp lui a remise, Bonaparte, fixant sur Georges ce fameux regard perçant qui semble vouloir scruter les gens jusqu'à l'âme, désigne un siège au visiteur :

— Asseyez-vous, citoyen. Vous arrivez en droite ligne du Morbihan, n'est-ce pas ? Que dit-on là-bas ? Y conspire-t-on toujours contre la République ?

— Mon Dieu, répondit Cadoudal en souriant, je suppose, citoyen consul, que vous ne m'avez pas fait venir pour me poser de semblables questions ?

A ces mots Bonaparte s'avance brusquement vers Georges et lui dit d'un ton bref :

— Oh ! Je sais ce que vous pensez ! Vous et vos amis, vous avez fait votre soumission *apparente*, et vous croyez que cela va me suffire ?

Il se met à marcher de long en large, les mains derrière le dos, et il poursuit, d'un débit précipité, en homme chez qui la pensée va plus vite que les mots :

— Si je vous ai fait venir, citoyen, c'est pour vous dire que, non content de désarmer vos bras, je veux aussi désarmer votre cœur ! Il vous faut renoncer à tout espoir de rétablir la royauté. Vous savez mieux que moi que jamais vos princes ne viendront se mettre à la tête de leurs partisans.

Georges accuse le coup, car c'est là que le bât le blesse : en vain il a supplié, Monsieur, comte d'Artois et son fils, le duc de Berry, de venir commander en personne leurs armées sur le sol de France. Bonaparte a noté l'expression douloureuse du chouan à cette allusion, il sent qu'il a touché juste et il poursuit :

— Vous avez versé en vain bien trop de sang français, et ces luttes fratricides doivent cesser ! Vous faites le jeu de nos ennemis, celui de l'Angleterre, qui subventionne ces soulèvements criminels ! Et les assassinats commis par vos chouans révoltent l'humanité.

— Oh ! réplique Cadoudal, nous ne sommes pas près d'égaler les crimes de vos républicains. Les massacres de septembre, les noyades de Nantes...

— Eh ! interrompt le premier consul, n'accusez pas la République des crimes de quelques monstres à face humaine ! Cette époque sanglante a pris fin. L'ordre est rétabli. La République tend la main aux émigrés. La sécurité pour tous les citoyens est assurée, et la preuve, c'est que, venu ici librement, vous pourrez repartir de même. Mais si vous conspirez de nouveau, je vous briserai !

Attiré par les éclats de cette voix sonore, Rapp pousse la porte, mais congédié par un geste de Bonaparte, il se retire aussitôt, laissant toutefois l'huis entrebâillé.

Venant droit au chef chouan, le premier consul, comprenant que cette âme de fer est inaccessible à la crainte, reprend d'une voix radoucie :

— Citoyen Georges Cadoudal, vous vous êtes couvert de gloire dans une lutte, hélas ! fratricide ; votre courage, votre valeur militaire seraient mieux employés au service du pays. Que diriez-vous si je vous offrais un grade digne de vous, dans les armées de la République ?

— Je ne combattrai jamais que pour le service du roi ! répond fièrement Georges en secouant sa grosse tête.

— Vous devez placer la France au-dessus de tous les partis, de tous les régimes ! insiste le premier consul. Je vais former un corps franc, recruté parmi des braves qui se sont compromis dans la guerre civile et à qui je veux donner l'occasion de racheter leurs erreurs. Voulez-vous prendre le commandement de cette unité, avec le titre de général ?

— Citoyen consul, votre offre m'honore, mais ma seule ambition est de servir mon Dieu et mon roi !

Décontenancé de voir que son charme irrésistible est sans action sur cet entêté, Bonaparte murmure entre ses dents : « *Tête de Breton !* » tandis que Georges songe : « *Corse rusé !* » Tout haut, le premier consul conclut :

— J'espère encore que ce n'est pas là votre dernier mot. Au revoir !

— Au revoir, citoyen consul, dit Cadoudal, qui se lève et sort.

Quand Rapp, toujours aux aguets derrière la porte, assiste au départ de cet inquiétant visiteur, il pousse un soupir de soulagement. Mais Bonaparte lui fait signe :

— Pourquoi donc avez-vous poussé cette porte ?

— Si vous l'aviez fermée, je l'aurais rouverte, répond le fidèle aide de camp. Je ne voulais pas vous laisser seul avec un homme pareil !

Haussant les épaules, le premier consul se dirige vers un cabinet contigu où se tient son secrétaire, et il appelle :

— Bourrienne !

— Mon général ?

— Ecris cette lettre au général Brune...

Et tout en se promenant, il dicte ceci :

J'ai vu ce matin, Georges. Il m'a paru un gros Breton dont peut-être il sera possible de tirer parti dans les intérêts de la patrie...

Au sortir des Tuileries, Cadoudal regagne l'hôtel de Nantes, rendez-vous des royalistes, où l'attend son ami Hyde de Neuville.

— Eh ! bien ? demande celui-ci.

— Ah ! mon cher, il a tenté de faire vibrer en moi toutes les cordes pour m'amener à ses fins ! Il m'a menacé d'abord. Puis, il m'a parlé de patrie et de gloire. Enfin, il a essayé de l'ambition, et m'a offert le grade de général dans les armées de la République !

— Tu as refusé, bien entendu ?

— Parbleu ! Mais, crois-moi, la France a désormais un maître ! Tant qu'il sera debout, nous ne pourrons rien tenter !

— Patience ! réplique Hyde de Neuville. Nous allons partir pour Londres, et là, on nous fournira les moyens d'agir !

— Ah ! reprend Georges en tendant ses membres robustes, quelle faute j'ai commise en n'étouffant pas ce petit homme avec ces deux bras-là ! Entre lui et moi, c'est désormais un duel à mort !

CHAPITRE II

LE COMPLOT

Six mois ont passé. On est au début de septembre 1800.

Non seulement Georges n'a pas donné suite aux propositions du premier consul, mais au cours d'un séjour à Londres, son Altesse Royale Monsieur, frère du Roi, l'a nommé général commandant les départements d'Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère et Morbihan, et trésorier des fonds versés par l'Angleterre. Ces sommes constituent les fameux « moyens » dont parlait Hyde de Neuville.

Revenu dans sa Bretagne, Cadoudal y prépare un nouveau soulèvement. Bonaparte, ayant eu vent de ce projet, donne au général Brune l'ordre d'arrêter Georges et de le faire fusiller. Cadoudal, recherché partout, doit se terrer, aller d'une « cache » à une autre.

Aux environs de Gourin, dans le Morbihan, se dresse, dans les Montagnes Noires, au faîte d'une colline boisée, une chapelle de granit. Par une nuit obscure, un homme est couché non loin de là, derrière un buisson épais. Vêtu d'une peau de mouton et de larges braies de grosse toile, chaussé de sabots, le visage abrité sous un large feutre, il fait le guet au bas de la colline, le fusil au poing. Le galop d'un cheval se fait entendre sur la route voisine. Le guetteur épaule son arme, et quand le cavalier s'approche il lui crie, en bas-breton :

— Qui va là ?

A ce signal, un homme sort d'un buisson... (p. 5).

L'interpellé saute au bas de sa monture, s'avance et, lorsque, dans le même dialecte, il a répondu : « Ami ! » la sentinelle reprend :

— Pourquoi venez-vous ici ?

— Pour le service du Roi !

— Passez ! On vous attend là-haut !

Le cavalier attache son cheval à un arbre, dans un fourré, et se dirige à pied vers la chapelle. A peine a-t-il disparu que trois autres cavaliers arrivent l'un après l'autre, sont arrêtés de même, font la même réponse, se débarrassent de leur monture et gravissent la colline. Chacun d'eux, parvenu au sommet, imite le hululement de la chouette, cri de ralliement des royalistes, qui leur a vaulu le surnom de « chouans ». A ce signal, un homme sort d'un buisson, interroge les survenants, ceux-ci donnent comme précédemment les mots de passe et s'engagent dans un souterrain menant à la crypte creusée sous la chapelle.

A la lueur des cierges fumeux, deux hommes les attendent. Le premier, c'est Cadoudal, le second un curé, l'air bon vivant, et qui répond au nom de Le Guilvic. Georges serre la main des arrivants :

— Bonsoir Rohu, Déléar, Saint-Réjant, et vous, Trécesson.

— Alors, général, toujours en bonne santé, grâce à Dieu ?

Cadoudal, qui respire la force et l'entrain, éclate d'un bon rire :

— Oui, ma foi, et, si je ne maigris pas, ce n'est pourtant pas la faute

des soldats de la République, de ces chiens de « Bleus » qui me donnent la chasse nuit et jour !

Puis il désigne des prie-Dieu à ses compagnons, qui s'asseoient autour de lui, et il reprend d'une voix qui se fait grave :

— Mes amis, la situation n'a jamais été plus mauvaise. Traqués partout, il nous est difficile de réunir de nouveaux contingents pour reprendre la lutte.

— Et surtout, s'écrie le curé Le Guilvic, brandissant un numéro du *Moniteur* qui fait le panégyrique du premier consul et de sa récente victoire à Marengo, à présent, il y a un chef à la tête du gouvernement !

— Vraiment, raille Saint-Réjant, vous croyez que ce *Buonaparté*?...

— Oui ! réplique Georges avec force. Cet homme constitue le plus sérieux obstacle à nos plans ! J'ai donc résolu d'agir, et c'est pourquoi je vous ai convoqués ce soir. Il me faut un homme sûr, pour remplir une mission à Paris.

— A Paris ! s'écria gaiement Saint-Réjant. En ce cas, et en ma qualité de plus ancien des officiers présents, je réclame la préférence.

— Soit ! Mais il ne s'agit pas d'une partie de plaisir. Je vais vous donner des instructions particulières.

Les autres officiers et le curé se retirent. Sitôt seul avec le volontaire, Georges l'examine avec attention. Ancien lieutenant de vaisseau de la marine du roi, Saint-Réjant est d'une bravoure reconnue, mais il possède une fâcheuse réputation de tête folle; aussi son chef hésite-t-il à se confier à lui.

— Je vous donnerai les moyens d'arriver à Paris, dit enfin Cadoudal. Là, vous vous mettrez en rapport avec Limoëlan, notre major général, et avec lui vous achèterez des chevaux et des armes, dont je me servirai plus tard.

— De quoi s'agit-il au juste ? demande Saint-Réjant.

— Je vous rejoindrai pour fomenter des troubles, voire même tenter un coup de main contre le premier consul. L'important, c'est de nous débarrasser de Bonaparte.

Saint-Réjant croit comprendre qu'on lui demande, à mots couverts, d'assassiner le premier consul — genre de mission dont on aime à cacher l'horreur sous des formules ambiguës. « Se débarrasser de Bonaparte », pour Georges, signifie simplement le prendre vivant, ou le faire destituer à la suite d'une émeute. Mais Saint-Réjant est persuadé qu'il a pénétré l'intime pensée de son chef. Un sourire passe sur son fin visage, déparé par un nez trop long et encadré de ces mèches retombant sur les deux joues, dites « oreilles de chien ».

— Entendu général, conclut-il. J'attendrai vos instructions ultérieures, Mais si quelque occasion favorable à nos projets se présente, comptez sur moi pour la mettre à profit !

CHAPITRE III

D'OU VINT L'IDÉ DE LA « MACHINE INFERNALE »

Un soir du milieu de décembre de la même année, vers les neuf heures, derrière sa devanture donnant sur la rue du Roule, près du Louvre un horloger, penché sur son abat-jour, démonte un chronomètre. Un passant s'arrête devant la vitrine. Ayant jeté un regard derrière lui, et s'étant assuré que la rue est déserte, il pénètre dans la boutique.

— Bonsoir, citoyen. Je voudrais faire réparer ma montre.

Tirant de son gousset un bijou d'or, il en ouvre le boîtier et le présente à l'horloger, qui aperçoit, à l'intérieur, une fleur de lys gravée et surmontée des initiales G. C.

— Ah! murmure le boutiquier, tandis que l'inconnu remet la montre dans sa poche, vous venez de la part de Georges. Suivez-moi!

Écartant un rideau, il pénètre avec son visiteur dans l'arrière-boutique, laisse retomber derrière eux la draperie, puis, soulevant une trappe encastrée dans le plancher et cachée sous un tapis, il démasque des marches de pierre.

— Descendez, ces Messieurs vous attendent. Il y a une autre issue par les caves; en cas de danger, je vous préviendrais en faisant sonner une grosse horloge.

Le conspirateur s'engage dans l'escalier, l'horloger referme sur lui la trappe et retourne à son poste de guet. Au bas des marches, quatre hommes, assis sur des caisses ou sur des tonneaux, et enveloppés dans leur manteau, car il fait froid dans cette cave humide, devisent à la lueur vacillante d'un lumignon.

— Bonsoir, Saint-Réjant, disent-ils au nouveau venu.

— Salut, Limoëlan, Bonsoir, Saint-Victor, Joyau. Comment va, Saint-Hilaire?

— Je disais donc, Messieurs, reprend Limoëlan, que le moment est favorable pour abattre Bonaparte. Il a contre lui bien des mécontents : non seulement nous autres, les royalistes, parce que nous le voyons consolider le régime nouveau, mais aussi les républicains forcenés, parce qu'ils jugent la République menacée par les projets ambitieux du premier consul.

— Le fait est, constate Saint-Réjant, que depuis trois mois plusieurs conjurations républicaines se sont succédé. En septembre, on arrête le général Rossignol, convaincu d'avoir préparé un soulèvement. Le 10 octobre, ce fut, lors d'une représentation d'*Horace*, à l'Opéra, l'arrestation du sculpteur Céracchi, d'Aréna et de Topino-Lebrun, qui se disposaient à assassiner le premier consul.

— Et, s'écrie Joyau, une semaine plus tard, un tonneau de poudre éclata de nuit dans un terrain vague, derrière le couvent de la Salpêtrière. La police découvrit qu'il s'agissait de deux républicains enragés, Chevalier et Veycer qui, au temps du Comité de Salut Public, travaillaient ensemble, dans l'artillerie de Meudon et qui, résolus à tuer Bonaparte à l'aide d'une « machine infernale » de leur invention, avaient fait ce soir-là l'essai de leur engin de mort. C'était un baril plein de poudre et de mitraille. Ils y mirent le feu au moyen d'une crosse de fusil ajustée au tonneau, et dont ils actionnèrent la gâchette à distance avec une ficelle.

— Arrêtés trois semaines après, ils paieront de leur tête cet attentat avorté, constate Saint-Hilaire.

— Qu'importe le risque! s'écrie impétueusement Saint-Réjant. L'essentiel est de supprimer Bonaparte.

— Il est certain, reprit Limoëlan, que lui mort, nous pourrions facilement fomenter, au besoin avec l'aide des républicains, une insurrection qu'il suffirait d'exploiter ensuite au profit du Roi. Beaucoup de nos chefs chouans sont déjà ici, et Georges, dès que nous aurons tué le premier consul, viendrait se mettre à notre tête.

— Donc, dit Saint-Réjant, avisons au meilleur moyen de tuer Bonaparte Limoëlan et moi, nous avions d'abord pensé à nous embusquer sur sa route, et à l'abattre à coups de fusil, avec nos carabines à vent.

— Mais nous avons trouvé mieux, ajoute Limoëlan. Il faut reprendre à notre compte l'invention de Chevalier et Veycer : une « machine infernale » qui, placée sur le passage du premier consul, le fera sauter! Ce plan aura l'avantage de faire tomber les soupçons sur les républicains, auteurs d'un complot analogue!

— Et ce serait pour quand? demande Saint-Victor.

— Pour le 3 Nivôse, ou, pour parler en chrétiens, pour le 24 décembre, veille de Noël. Ce soir-là, Bonaparte doit assister à une représentation extra-

ordinaire à l'Opéra. On donnera, je crois, un oratorio de Haydn, la *Création du Monde*. Nous avons dix jours pour tout organiser!

— D'ici-là, conclut le major général des armées vendéennes, il faut nous concerter quotidiennement, changer souvent de domicile pour dépister la police, et prendre des noms d'emprunt pour nous écrire ou nous adresser la parole en public. Dorénavant, vous m'appellerez *Beaumont*.

— Soit! dit Saint-Réjant. Moi, je serai *Pierrot* ou *Soyer*.

— Moi, dit Joyau, je prends le glorieux nom de d'*Assas*.

— Quant à moi, dit Saint-Hilaire, je me re-baptise *Raoul*.

A ce moment une horloge, au-dessus d'eux, sonne bruyamment dix heures.

— Chut! murmure Limoëlan. Le signal d'alerte!

D'un souffle, il éteint la chandelle.

— Tenons-nous par la main, chuchote-t-il. Je vous conduirai.

Il pousse sans bruit une porte et, suivi de ses amis, s'engage à tâtons dans un corridor obscur. Ils atteignent ainsi le bas d'un escalier qui les mène dans une cour déserte. Limoëlan pousse le loquet d'une porte cochère donnant sur la rue de l'Arbre-Sec, entrebâille l'huis pour s'assurer que la voie est libre, serre la main de ses compagnons et les quitte après leur avoir glissé à voix basse :

— A demain soir, cinq heures, chez Pierrot.

Les autres conjurés attendent que le bruit de ses pas se soit éloigné puis, l'un après l'autre, ils s'en vont par les rues désertes, dans diverses directions.

⁂

Sur les boulevards, deux hommes marchant en sens inverse, se heurtent par mégarde. Soudain, ils se dévisagent, se reconnaissent, et un double cri de surprise leur échappe :

— Vous ici, mon officier!

— Chut! Tais-toi donc!

L'un des deux, un homme jeune dont la silhouette aristocratique dénonce le « ci-devant », et qui n'est autre que Saint-Réjant, entraîne à l'écart son interlocuteur, un gaillard robuste, d'une quarantaine d'années, et dont les traits rudes, les mains noueuses révèlent l'homme du peuple.

— Comment! C'est toi, Carbon! dit l'aristocrate. Que fais-tu donc à Paris, matelot?

Saint-Réjant, lorsqu'il était officier de marine, a eu ce marin sous ses ordres, avant la Révolution. Il l'a retrouvé pendant les guerres de Vendée, enrôlé dans les rangs des chouans, où tous les deux ont vaillamment combattu.

— Je t'ai vu la dernière fois lors de la malheureuse affaire d'Elven, continue l'officier. On t'appelait le « Rebouteux des Chouans », et tu avais un joli talent pour remettre en place les jambes et les bras démis par les coups de crosse des Bleus! Qu'es-tu devenu, mon fieu, depuis que nous avons été contraints de déposer les armes?

— J'ai fait le plus de mal possible aux faillis chiens qui ont coupé la tête à notre Roi. Avec un groupe de chouans, je détroussais les diligences de la République. Mais le métier devient impossible, depuis que ce satané Bonaparte a rétabli l'ordre. J'ai donc regagné Paris, ma ville natale, et je suis à la recherche d'une occupation.

Saint-Réjant, du coin de l'œil, dévisage son ancien matelot, dont les habits rapiécés disent une longue détresse; alors, pris d'une inspiration, il reprend :

— J'ai une besogne où il y a gros à gagner, mais avec des risques..

— Oh! s'écrie Carbon, s'il ne faut qu'être dévoué à notre cause et prêt à tout, je ferai l'affaire!

— Je l'espère. Où habites-tu ?

— Chez ma sœur, la citoyenne Vallon, 340, rue Saint-Martin, au sixième étage.

— Eh ! bien, Carbon, voici un louis. Attends-moi ce soir, à neuf heures. J'irai te voir avec un ami, et je te dirai ce qu'on attend de toi.

— A ce soir, mon officier. Vous demanderez le « Petit François ».

Et tandis qu'ils se séparent, Saint-Réjant, satisfait, songe :

— Je crois que j'ai trouvé l'homme qu'il nous fallait !

⁂

— Combien ces blouses, citoyen fripier ?

— Quinze sols chaque, citoyens.

— Il nous en faut quatre : mettons deux francs, tout rond !

La scène se passe le 21 décembre, rue du Temple, dans le quartier des revendeurs de nippes. Quatre individus, vêtus comme des gens du peuple, essaient des blouses usagées. Leur choix fait, les compagnons, qui ne sont autres que nos principaux conjurés, paient leur acquisition et s'éloignent.

— Bien fin qui nous reconnaîtrait sous ces déïroques ! murmue Limoëlan.

En effet, avec leurs feutres usagés, leurs souliers ferrés et leurs blouses déteintes, ils ont plutôt l'air de marchands de bestiaux que de ci-devant nobles.

— Où allons-nous ? demanda Carbon.

— Rue Meslée, où on annonce un cheval et une charrette à vendre. C'est toi qui les achèteras, Petit François. Tu nous rejoindras sitôt l'affaire faite.

Carbon n'est qu'un comparse, on peut le compromettre impunément. Il ne sait que l'essentiel du complot; il ne connaît par son vrai nom que Saint-Réjant. Si jamais il est pris, et qu'il parle, il ne pourra révéler l'identité des principaux instigateurs de la conspiration. Les grands chefs chouans, ses complices directs, quel que soit leur mépris du danger, se savent trop utiles à la cause pour affronter des risques inutiles.

Le Petit François se rend donc seul rue Meslée. Il aperçoit, au-dessous de l'enseigne de « Lambel, marchand grainier », cette annonce à l'orthographe fantaisiste : *Juman de quatre ans, et bone charête à vandre.* Il entre. Une cour de ferme... Un tas de fumier, où picorent des poules; une grange à fourrage courant au-dessus d'une écurie. Un homme paraît; Carbon s'avance :

— Je viens pour le cheval à vendre. Où reste le citoyen Lambel ?

— C'est moi. Mais je ne veux point céder le cheval sans la charrette.

— D'accord. Allons les voir !

Vingt minutes plus tard, Carbon a acheté, moyennant deux cents écus, une jument noire et une charrette de grainetier. Il a obtenu, par surcroît, pour nourrir le cheval, un boisseau d'avoine, un de pois et un de lentilles. Le marché s'est conclu au cabaret. Tout en trinquant Lambel, demande :

— Et que vas-tu faire de cet équipage, mon gars ?

— Je suis marchand forain, répond le Petit François à cette question prévue. Je vais à Laval vendre de la cassonnade, et j'en rapporterai de la toile. A propos, il me faut des tonneaux, pour mettre ma cassonnade. Peux-tu m'indiquer un tonnelier, citoyen ?

— Oui, à deux pas d'ici : Baroux, 22, rue de l'Echiquier.

Grimpant sur la carriole qu'il a fait atteler, Carbon prend congé et fouette la jument. En chemin, il retrouve ses complices. Tandis que Limoëlan et Joyau gardent le cheval, Saint-Réjant et son matelot vont acheter deux tonneaux pouvant rentrer l'un dans l'autre, ils font cercler de fer le plus gros, une barrique de 240 litres.

Il leur faut à présent louer une remise, pour y loger leurs acquisitions,

jusqu'au jour prochain où ils s'en serviront : dans trois jours. Dans le quartier, ils trouvent une remise vacante, 23, rue de Paradis, chez un nommé Messager, paient la location d'avance et laissent là voiture, cheval et tonneaux.

— Tout va bien, déclare Limoëlan. La poudre et la mitraille sont chez la sœur du Petit François, rue Saint-Martin, à proximité. On les y cherchera au dernier moment. A présent, Pierrot, à toi de choisir le meilleur moyen de mettre le feu à cette poudre, et d'étudier l'itinéraire que doit suivre le premier consul.

Le 22 décembre, Saint-Réjant prend un fiacre et se fait conduire au Carrousel. Priant le cocher de l'attendre, il met pied à terre, tire sa montre et, regardant d'abord du côté des Tuileries, puis du côté du Palais-Egalité, où se trouve l'Opéra, il reste quelques secondes à réfléchir.

— Voyons, se demande-t-il, combien de temps sera nécessaire à la voiture de Bonaparte pour aller du Pavillon de Flore à l'Opéra, situé au Palais-Royal, en passant par la rue Saint-Nicaise, qui est le plus court chemin ?

Il calcule qu'il faudra quatre à cinq minues, et remonte en fiacre. Au passage, il note la rue Saint-Blaise, comme étant l'endroit le plus favorable à l'attentat, à cause du peu de largeur de cette voie, facile à emboutcillcr.

Pour étudier la façon de mettre le feu aux poudres, le lendemain, le soi-disant Soyer (qui a établi un de ses domiciles chez la veuve Jourdan, rue d'Aguesseau), demande à l'une des trois filles de sa logeuse : .

— Citoyenne, voulez-vous me donner des allumettes phosphoriques ?

« Je dois procéder à une expérience : avec ce morceau d'amadou, je veux enflammer cette pincée de poudre.

Il frotte une allumette, et, tirant sa montre :

— Il faut que cela brûle en trois secondes !

Il allume la mèche... et compte vingt secondes avant que le feu se communique à la poudre !

— Diable ! fait-il, contrarié.

Et il recommence plusieurs fois l'expérience. Après quoi, il sait le temps qu'il faut à une certaine longueur de mèche pour se consumer.

CHAPITRE IV

DERNIERS MOMENTS AVANT LE DRAME

Le 24 décembre, à la nuit tombante, Limoëlan rejoint Carbon à leur remise, où la charrette, recouverte d'une bâche, est attelée. Ils la conduisent à la porte Saint-Denis. Là, Saint-Hilaire et Joyau s'approchent, s'emparent des deux tonneaux et les emportent rue Saint-Martin, chez la sœur de Carbon pour procéder au remplissage, en mettant la poudre dans le plus petit tonneau, et la mitraille dans le plus grand, qui renferme l'autre. Ils reviennent bientôt, poussant, sur une voiture à bras, avec l'aide de Saint-Réjant, la barrique dûment remplie.

Les cinq conjurés, vêtus en charretiers, avec leurs blouses bleues, se séparent. Limoëlan mène l'attelage, Saint-Réjant et Carbon le suivent à pied. Arrivés rue Montmartre, Limoëlan renvoie Carbon, dont on n'est pas assez sûr pour lui confier un rôle de premier plan, et continue sa route avec Saint-Réjant, par la rue Neuve-Saint-Eustache et la place des Victoires, vers la rue Saint-Nicaise.

— Pourvu qu'il n'y ait pas d'anicroche ! murmure Limoëlan à l'oreille de son complice. Le spectacle à l'Opéra commence à huit heures, il n'en est que sept, nous avons de l'avance ! Je te rappelle nos dernières dispositions : tu stationnes avec cette charrette rue Saint-Nicaise, par où doit fatalement

passer Bonaparte en se rendant au théâtre. Un de nos officiers, conduisant une voiture de place, te croisera en s'efforçant de barrer la rue. Dès que la voiture du premier consul quittera les Tuileries, plusieurs de nos amis, disséminés sur le parcours, se feront de proche en proche des signaux, en agitant leur mouchoir et t'aviseront ainsi, par un système de télégraphe optique emprunté à Chappe, du départ du cortège. A l'approche de celui-ci, tu allumes l'amadou, et tu te mets en sûreté. Tu as bien calculé la longueur de ta mèche ? Alors, espérons que tout ira bien !

Rue Saint-Nicaise, les deux hommes arrêtent leur cheval, près du coin

Saint-Réjant et son matelot vont acheter deux tonneaux... (p. 9).

de la rue de Malte. Il est convenu que le major général des chouans, qui considère comme son devoir de diriger l'insurrection après la mort de Bonaparte, ne partagera pas les dangers de Saint-Réjant. Ce dernier tire sa montre : Sept heures vingt... quarante minutes encore à attendre !

— Bonne chance ami... Et à la grâce de Dieu !

Sur ces mots, Limoëlan s'éloigne. Son complice éprouve soudain une poignante impression de solitude. Mais il domine cette faiblesse passagère. Tout le succès de la conjuration, dont les auteurs escomptent le rétablissement de la royauté, repose à présent sur lui seul. Au regard d'un tel but, qu'importe si quelques passants sont tués, si l'assassin saute avec sa victime ? Son sacrifice est fait. Il s'agit de réussir, coûte que coûte.

La rue Saint-Nicaise commence à s'animer. Des badauds paraissent aux fenêtres, sur le seuil des portes; des passants se rangent le long des maisons; tous veulent assister au défilé du cortège, voir de près et acclamer au passage le glorieux vainqueur des Pyramides et de Marengo. Une petite fille

d'une douzaine d'années se plante devant la charrette, et demande à Saint-Réjant :

— Le premier consul va bientôt passer, citoyen ?

— Oui, mais ne reste pas là... Tu vas te faire bousculer par la foule ! répond le conspirateur, pris de pitié en songeant que cette enfant va infailliblement sauter avec le général. Va plutôt l'attendre près du Carrousel, tu seras plus à l'aise.

— Jamais de la vie ! répond l'entêtée. Mama m'a défendu de m'éloigner. Et puis, ici, la rue est étroite. Je « le » verrai de plus très !

Saint-Réjant ne peut insister, chasser la gamine, sans risquer d'attirer l'attention. Il n'en a pas le droit ! Il se résigne à laisser cette malheureuse subir sa destinée. Une idée lui vient : s'il faisait du moins servir à ses projets cet obscur sacrifice ?

— Dis-donc, petite, veux-tu me tenir mon cheval ? Tu verras aussi bien le cortège, et je te donnerai dix sous !

— Dix sous ! s'écrie l'enfant, sautant de joie. Quelle chance ! Je me paierai une poupée et du sucre candi !

Elle prend d'une main la bride, et de l'autre caresse la jument qui, un sac suspendu au cou, est en train de manger son picotin. Le cheval ainsi immobilisé, Saint-Réjant n'aura plus à s'occuper que de mettre le feu aux poudres.

Huit heures dix. Le moment est proche ! Le conspirateur rallume la pipe qui fait partie de son déguisement de charretier : ce brûle-gueule lui servira à embraser l'amadou servant de mèche.

Voici enfin, venant du côté opposé aux Tuileries, et conduite par Saint-Hilaire, la voiture de place destinée à créer l'encombrement. Cependant le signal de départ du cortège n'est toujours pas donné ! Saint-Réjant guette avec anxiété le petit mouchoir qui n'apparaît pas !

Les badauds s'impatientent. Mais une rumeur lointaine s'élève, s'amplifie. Les spectateurs massés au bout de la rue, et qui regardent vers le Carrousel, commencent à crier : « Voilà le premier consul ! » La voiture de place a maintenant gagné son poste. Elle se trouve à présent à la hauteur de la charrette, et obstrue tout à fait le passage. Les deux conjurés se font un signe d'intelligence.

Le bruit des acclamations se rapproche. Saint-Réjant, désespéré, comprend que quelque circonstance fortuite a dû empêcher les conjurés de lui transmettre le signal convenu. Que faire ? S'il hésite, le complot échoue !

Soudain, les cavaliers de l'escorte, qu'il croyait encore loin, débouchent à l'entrée de la rue : il faut agir ! Saint-Réjant gagne d'un bond l'arrière de la charrette, tire une forte bouffée de son brûle-gueule afin d'en ranimer le foyer, et, se penchant sous la bâche, il se dispose à mettre le feu à l'amadou.

CHAPITRE V

L'EXPLOSION

Ce soir-là, un peu avant huit heures, une scène curieuse s'est passée aux Tuileries, scène qui confirmerait les personnes superstitieuses dans leur croyance aux pressentiments. Mme Bonaparte, qui adore le monde et les fêtes, a résolu d'aller à l'Opéra, en compagnie de quelques intimes et de son mari. Mais quant à lui, il montre, ce soir-là, une répugnance extrême pour sortir. A-t-il pressenti une menace ? Etendu sur un canapé, dans un petit salon du Pavillon de Flore, il s'est endormi. L'heure s'avance, et Joséphine s'impatiente. Elle vient au dormeur, et le secouant d'une petite main nerveuse :

— Bonaparte ! nous allons être en retard à l'Opéra.

Il se lève de mauvaise grâce, aussitôt Lannes lui apporte son épée, Bessières lui présente son chapeau, Lauriston lui jette son manteau sur les épaules. Tandis que Mme Bonaparte les en remercie d'un sourire, le premier consul murmure en bâillant :

— Tu tiens donc tant que cela à entendre cet oratorio ?

— Certes ! Tout Paris nous attend ! Les voitures sont déjà là...

Résigné, Bonaparte, suivi de ses généraux, de sa femme et de ses amis, gagne la porte donnant sur le Carrousel. Les factionnaires présentent les armes. Les grenadiers à cheval composant l'escorte, parmi lesquels figure le mameluk, saluent en abaissant leur sabre nu. Le coupé du premier consul s'avance. Le valet de pied ouvre la portière. Au moment de monter en voiture, Bonaparte jetant un coup d'œil au cocher, et s'apercevant que celui-ci chancelle sur son siège, comprend aussitôt, à l'aspect de la trogne enluminée du joyeux compère, ce qui se passe :

— César, dit-il d'un ton sévère, tu es encore ivre !

— Cela ne m'empêchera pas de vous bien conduire, mon général, répond l'autre, renonçant à nier l'évidence.

Bonaparte s'assied dans la voiture, où prennent place après lui Lannes, Bessières et Lauriston.

— Cet animal de César est encore ivre, dit le premier consul à ses compagnons. En dépit du beau nom qu'il porte, il finira bien par nous verser !

— Oh ! mon général, réplique Lannes en riant, j'ai remarqué au contraire, qu'il ne conduit jamais si bien que lorsqu'il a trop bu !

Le cortège s'ébranle et César, voulant prouver à son patron que les excès de boisson ne lui retirent rien de sa virtuosité, fouaille son attelage et l'enlève au grand galop. L'escorte règle son allure sur celle du coupé et on file comme le vent. La distance qui sépare les Tuileries de la rue Saint-Nicaise est franchie à bride abattue et on s'engage à fond de train dans la rue fatale.

Bonaparte s'est assoupi, et ses compagnons respectent son sommeil. Les cavaliers d'escorte précèdent d'une dizaine de mètres la voiture du premier consul. Un des grenadiers, nommé Durand, qui galope en tête du peloton, voyant la rue barrée par une charrette et une voiture de place, pousse vivement sa monture entre les deux carrioles et, menaçant de son sabre le conducteur du fiacre, il le force à s'éloigner dans la direction de la rue Saint-Honoré, en croisant le cortège.

Saint-Réjant, surpris par la soudaine irruption des cavaliers, est violemment bousculé par le cheval du grenadier, et rejeté contre le mur avant d'avoir pu accomplir sa besogne. Lorsqu'il peut enfin revenir à la mèche et y mettre le feu, le cortège, trouvant la voie libre, est déjà reparti.

En effet, le cocher César, qui en apercevant l'obstacle a dû ralentir l'allure de ses pur-sang, les fouette à tour de bras dès qu'il voit le passage libre, et, frôlant la charrette contenant la machine infernale, il l'évite avec une adresse miraculeuse et s'engage dans la rue de Malte.

Sitôt le feu mis à la mèche, Saint-Réjant s'enfuit en courant dans la direction du cortège qui vient de le dépasser au galop. Nul ne prête attention au fugitif : il y a tant d'autres badauds qui s'élancent derrière les chevaux pour contempler plus longtemps les traits de Bonaparte !

A peine la voiture du premier consul et les grenadiers de l'escorte ont-ils parcouru quelques mètres dans la rue de Malte, que retentit une épouvantable explosion, dont le fracas s'entend de tout Paris. Une fumée épaisse s'élève, dissimulant des scènes d'horreur. Toutes les personnes qui se trouvent dans la rue Saint-Nicaise sont tuées ou blessées. Des débris de toute espèce jonchent le pavé. Il ne reste rien de la charrette dont les morceaux ont été volatilisés ou transportés fort loin : une jante de roue ferrée a été projetée par-dessus les toits dans la cour du second consul Cambacérès.

L'arrière-train de la jument a été emporté ou brûlé. Déchiquetée aussi la pauvre enfant qui tenait le cheval par la bride. On ne retrouvera d'elle que ses pieds, en partie calcinés.

A travers la fumée, des victimes ensanglantées se traînent en hurlant. Il y a vingt morts, cinquante-six blessés. Les maisons environnantes ont subi les terribles effets de l'explosion. Les plus proches sont en partie détruites. Un mur de huit mètres de long, formant le fond des écuries du troisième consul Lebrun, est jeté bas et ses pierres projetées à dix mètres à l'intérieur. Toutes les vitres du quartier sont brisées.

L'explosion n'ayant eu lieu qu'après l'arrivée du cortège dans la rue de Malte, seul le cheval du dernier homme du piquet est blessé. Mais toutes les glaces du coupé son cassées, et la voiture a été littéralement soulevée de terre par la déflagration.

Bonaparte rêve qu'il se noie. Quelques années plus tôt, étant général en chef de l'armée d'Italie, il avait résolu de franchir le fleuve Tagliamento, contre l'avis de son état-major. Il tenta ce passage de nuit, à la lueur des flambeaux, et sa voiture s'étant mise à la nage, il manqua périr. A présent, il s'éveille en sentant sa voiture se soulever et tanguer, aussi se croit-il encore à la dérive sur le Tagliamento. Mais cette illusion dure peu, car une détonation terrible a retenti.

— Nous somms minés! s'écrie-t-il.

Redoutant pour lui quelque nouveau danger, ses compagnons veulent donner l'ordre de s'arrêter, mais il s'y oppose, et le cortège continue sa route vers l'Opéra. Un cavalier, dépêché aux nouvelles, revient au galop pour rassurer son chef sur le sort de Mme Bonaparte, qui, elle aussi, est saine et sauve.

En arrivant devant le théâtre, le cocher arrête net ses chevaux, et le premier consul lui fait dire de venir lui parler à la portière. César se présente penaud, s'attendant à être réprimandé pour son intempérance.

— César, lui dit son maître en lui pinçant l'oreille, malgré ton penchant pour la dive bouteille, tu mènes tes chevaux d'un grand style. Ton adresse nous a peut-être sauvé la vie. Je suis content de toi!

Là-dessus le général met pied à terre, et pénètre à l'Opéra.

Le spectacle, ce soir-là, a été annoncé comme un gala exceptionnel. C'est la première fois qu'on joue, à Paris, la *Création*, d'Haydn. Les interprètes sont Garat et Mme Barbier-Valbonne, chanteurs célèbres. Bien que le prix des places ait été doublé, la présence assurée du premier consul à cette soirée a suffi pour faire salle comble. Dès sept heures il n'y a plus une place libre, à part les loges réservées à Bonaparte, à sa suite et à sa famille.

Des fauteuils d'orchestre à l'amphithéâtre se presse une foule élégante où les brillants uniformes des officiers alternent avec les robes décolletées des femmes. On se montre les célébrités politiques présentes dans la salle : les deux seconds consuls, Fouché le ministre de la police, mais surtout les généraux Vandamme, Junot, Mortier, tous familiers de Bonaparte.

A huit heures, les violons de l'orchestre s'accordent. A huit heures dix, le premier consul n'arrivant toujours pas, le chef d'orchestre frappe sur son pupitre, le silence s'établit: les musiciens attaquent l'ouverture. Mais à peine quelques mesures sont-elles jouées, qu'une forte explosion fait trembler les vitres. Déjà les militaires se regardent avec surprise : le canon! A cette heure? Qu'est-ce que cela signifie?

Mais bientôt s'ouvrent les portes de la loge réservée au chef de l'Etat. Bonaparte fait son entrée, suivi des généraux Lannes, Lauriston, Bessières et Duroc. Il salue en souriant cette foule qui s'est levée et qui l'applaudit à tout rompre. Joséphine paraît à son tour, accompagnée par le général Rapp, et suivie de Mme Murat et d'Hortense de Beauharnais. Mais autant les traits de Bonaparte sont impassibles, autant il est facile de lire sur le visage de Joséphine et de sa fille, que quelque chose de grave vient de se

passer. Quant à Mme Murat, sœur du premier consul, son sang-froid révèle la maîtrise de soi commune à toute la famille.

La représentation continue, mais bientôt une nouvelle surprenante circule de bouche en bouche : On a voulu assassiner le premier consul. L'explosion qu'on vient d'entendre était celle d'une machine infernale destinée à le tuer ! Alors tous les spectateurs, tournant le dos à la scène, lèvent les yeux vers Bonaparte pour s'assurer qu'il est indemne, et une acclamation résonne comme un tonnerre du parterre jusqu'aux cintres :

— Vive le premier consul ! Mort aux assassins !

Dans cette ovation spontanée et sincère, il y a tout à la fois de l'admiration pour le glorieux soldat qui fait respecter la France au dehors, et de la reconnaissance pour l'homme d'Etat qui rend à tous les Français la sécurité au dehors, et écarte d'eux le cauchemar des temps révolutionnaires. Lui mort, on retombait dans le chaos. Ce n'est donc pas lui seul, c'est le pays tout entier qui l'a échappé belle.

La représentation continue au milieu de l'inattention générale. On chuchote que de nouvelles embûches attendent le premier consul à sa sortie. Un vent de panique souffle. Des hommes vont mettre leur mère, leur femme ou leur fille en sûreté. Et lorsqu'on s'aperçoit que Bonaparte a quitté le théâtre, beaucoup de spectateurs s'esquivent pour aller aux nouvelles; la représentation s'achève devant une salle à moitié vide.

CHAPITRE VI

BONAPARTE ET FOUCHÉ

En quittant l'Opéra, Bonaparte et sa suite ont regagné les Tuileries. La nouvelle de l'attentat s'est répandue dans Paris, et les officiels accourent auprès du chef de l'Etat pour le féliciter d'avoir échappé à la mort, commencer l'enquête et organiser la répression. Une grande animation règne dans les salons du Pavillon de Flore. Joséphine à bout de nerfs, pleure. Elle a manqué perdre son mari. Elle-même a failli être la victime de l'explosion, car, si elle n'avait oublié son châle aux Tuileries, ce qui l'a obligée à revenir sur ses pas pour le chercher, elle arrivait sur le lieu de l'attentat aussitôt après la voiture du premier consul, et elle sautait.

Les seconds consuls, les ministres, les généraux se pressent autour du maître. Celui-ci, qui a dû se contraindre pendant le spectacle, laisse enfin libre cours à sa colère. Il s'écrie :

— C'en est trop ! Les complots succèdent aux complots ! Que fait donc le ministre de la police ? Où se cache-t-il ?

A cet instant précis, celui qu'il réclame à tous les échos, Fouché, qui avait quitté l'Opéra sitôt après avoir entendu la détonation, fait son entrée. Bonaparte, s'avançant vers lui en montrant un visage enflammé de colère, l'interpelle aussitôt d'une voix véhémente :

— Eh ! bien, citoyen ministre de la police, que dites-vous de cette explosion qui vient de mettre en si grand péril la vie du chef de l'Etat ? Moi, dans une semblable circonstance, si j'étais ministre de la police, je me pendrais de désespoir !

A l'impétuosité de cet accueil, Fouché comprend à quel point son crédit est compromis. Néanmoins sa face osseuse, ses lèvres minces ne tremblent pas devant l'orage.

— Me direz-vous encore, poursuit Bonaparte, que c'est un complot de royalistes ?

— Sans doute, citoyen premier consul, je le dirai, répond Fouché, et qui plus est, je le prouverai !

— Et moi je dis, reprend Bonaparte, que c'est l'œuvre d'un parti trop

SCIU

protégé, point assez connu de la police : celui des hommes de la révolution, ces scélérats couverts de crimes, enfin, de *vos* Septembriseurs, de *vos* Jacobins !

Il appuie sur l'avant-dernier mot, où il veut mettre une insulte. En effet, en sa qualité d'ancien conventionnel affilié au parti extrêmiste des Montagnards Fouché, dont le nom évoque avec celui de Collot d'Herbois le souvenir sanglant des massacres de Lyon. Fouché est suspect de complaisances à l'égard des conspirateurs républicains.

— Cette fois-ci, répond le ministre, il s'agit bien d'un complot royaliste. Et l'âme de la conspiration n'est pas ici : elle est en Vendée ou en

— *Aussitôt, Saint-Réjant s'enfuit en courant...* (p. 13).

Bretagne. Ces régions, pacifiées en apparence, sont toujours en feu, des troupes insurgées y tiennent les routes et y détroussent les voyageurs.

— Ainsi, réplique Bonaparte avec vivacité, vous prétendez que la Vendée ou la Bretagne sont les seules régions désolées par des attaques à main armée ? Alors que la France entière est déchirée par des milliers de brigands, qui sont pour la plupart des républicains ayant participé à la guerre civile ! Dans le centre, à Châteaudun, on vient d'arrêter une bande de malfaiteurs, conduits par une femme travestie. Dans l'Est, sur le Rhin, une troupe de bandits, forte de huit cents hommes, vient de s'organiser militairement, sous le commandement du brigand Schinderanes. Dans le Midi, on pille les diligences. Sont-ce là des Vendéens ? Enfin, à Paris, il y a l'état major des Jacobins, auquel appartenaient, de votre propre aveu, le général Rossignol, Demerville, Céracchi, Chevalier et Veycer, et combien d'autres dont j'oublie les noms. Je vous répète, citoyen ministre de la police générale, que vous vous trompez, ou que vous voulez faire croire que vous vous trompez !

A cet instant, Mme Bonaparte, qui protège ouvertement Fouché, et brûle du désir d'intervenir en sa faveur, passe sa main sous le bras de son mari. Mais celui-ci, se dégageant doucement, dit à sa femme, d'un ton sans réplique :

— Je t'en prie, Joséphine, laisse-moi tranquille quand je parle d'affaires sérieuses !

Désappointée, elle retourne s'asseoir. Quant à Fouché, privé de cet appui, il conclut :

— Citoyen premier consul, je me fais fort de vous apporter d'ici peu les preuves que je ne me trompe pas, et je connais assez votre impartialité pour savoir qu'à ce moment-là, vous rendrez justice à ma clairvoyance.

L'arrivée de plusieurs hauts personnages, impatients de présenter leurs félicitations au chef de l'Etat, met fin à l'entretien, à la grande joie de Fouché, bien aise de ne plus se trouver ainsi placé sur la sellette, aux yeux de tout Paris. Se glissant à travers les groupes compacts, le ministre se faufile vers la sortie, regagne sa voiture et jette au cocher cette indication :

— A la préfecture de police !

Pendant ce temps, qu'est devenu le principal exécuteur de l'attentat ?

Après avoir mis le feu à la machine infernale, Saint-Réjant, se sauvant à toutes jambes, a déjà gagné la rue de Malte, quand éclate l'engin meurtrier. Le formidable souffle de l'explosion projette l'assassin contre une borne. Il se relève, meurtri, défaillant, ne pouvant reprendre sa respiration. Il se croit grièvement atteint, et pourtant il n'a pas de blessure apparente.

La voiture de Bonaparte est déjà loin, mais Saint-Réjant se sent si malade qu'à peine a-t-il conscience que son crime est inutile, que le premier consul est sauvé. D'un pas chancelant, le coupable se hâte de fuir le lieu du drame. Il s'éloigne sans être inquiété, et, par la rue Saint-Honoré, regagne l'un de ses domiciles, rue des Prouvaires, chez la famille Leguilloux, dont le père est courrier de la malle-poste. Au seuil de la maison, il rencontre Joyau qui accourt aux nouvelles et qui demande à voix basse :

Eh ! bien, Bonaparte est-il mort ?

— Non !... Le coup a échoué !

— Malédiction !

Mais Saint-Réjant chancelle et s'appuie au mur.

— Tu es blessé ? dit Joyau qui s'élance pour soutenir son ami.

— Je ne sais ce que j'ai. Je n'y vois plus clair ! J'étouffe ! Je dois avoir les poumons écrasés.

Joyau aide son complice à gravir l'escalier, frappe à une porte. La mère Leguilloux vient ouvrir. Derrière elle, on voit Leguilloux occupé à jouer aux cartes avec son fils, tandis que sa fille est en train de coudre.

— Envoyez vite chercher un médecin, citoyenne, dit Joyau, Soyer à fait une chute et il est gravement malade.

Apercevant son locataire, Leguilloux, qui n'a pas écouté la phrase, demande :

— Eh ! bien, citoyen, avez-vous entendu l'explosion, tout à l'heure ? On disait que ça se passait au Carrousel.

— Laisse-donc, lui dit sa femme. Le citoyen Soyer est malade. Envoie ton fils chez le citoyen Bourgeois, un des amis de notre locataire. Il lui ramènera un médecin.

Cependant Joyau fait coucher le soi-disant Soyer et lui prodigue ses soins.

— Je me meurs, gémit Saint-Réjant. Va-t-en chercher un prêtre honnête homme, qui ne me trahisse point après avoir entendu ma confession.

Bourgeois, autre conjuré, ramène le médecin Collin. Celui-ci rencontre au chevet du malade un confesseur inconnu, lequel s'en va avec une mine bouleversée. L'homme de l'art, après avoir examiné le patient, qui crache le sang, pratique une saignée, prescrit quelques remèdes et s'en va.

CHAPITRE VII

PLAN DE CAMPAGNE

Dix minutes après avoir quitté les Tuileries. Fouché pénètre dans le bureau de son subordonné Dubois, préfet de police.

Une rivalité sournoise existe entre les deux hommes. Leurs services s'efforcent, chacun de son côté, de découvrir les auteurs des nombreux complots tramés contre Bonaparte, afin de s'en attribuer la gloire et le profit moral. Mais ce soir, ministre et préfet sentent que ce n'est pas le moment de se tirer dans les jambes. Après avoir mis Dubois au courant de la colère du premier consul, Fouché déclare :

— Voilà mon portefeuille compromis, et votre poste ne l'est pas moins. Si nous ne découvrons pas bientôt les assassins, nous serons destitués! Donc, il nous faut agir en parfaite entente *cette fois-ci*, et donner satisfaction au premier consul. Il veut que les Jacobins soient les coupables? Donnons-lui à manger du Jacobin! Vous allez me dresser une liste de suspects, parmi d'ex-révolutionnaires qui ont été les instruments des fureurs passées de Marat, de Robespierre, de Danton et de Saint-Just. Il me faut deux cents noms! Même ci ces gens-là n'ont rien à faire avec la machine infernale, Bonaparte sera enchanté de se débarrasser d'eux! Quant à l'explosion de ce soir, nous savons à quoi nous en tenir, et nous soupçonnons les chouans. Mais cette opinion contrarie le premier consul, qui tient à rallier à lui les nobles, émigrés ou non. Autant nous serons crus sur parole quand nous accuserons les républicains, autant il nous faudra de preuves accablantes pour incriminer les royalistes.

— Donc, pour ceux-là, enquête *sérieuse!* conclut le préfet.

— Avez-vous un fin limier à qui confier cette enquête?

— Oui. L'inspecteur Mouillefarine. Ne désirez-vous pas lui adjoindre un de vos hommes de confiance?

— Si! L'inspecteur Brisemiche. Envoyez donc chercher votre homme, citoyen préfet.

— Je l'ai déjà convoqué à tout hasard. Faites donc prévenir le vôtre citoyen ministre.

— Je l'ai convoqué aussi, répond Fouché. Qu'ils viennent tous deux ensemble, j'entends leur donner des instructions communes.

Dufois fait introduire les deux inspecteurs, qui ne paient pas de mine. Leurs habits sont usés, incolores. Mouillefarine est maigre, le nez pointu, l'œil faux, les lèvres minces. Il fait penser à une fouine. Son vice, c'est le jeu. Brisemiche est gros, avec la trogne rubiconde; il évoque la silhouette d'un taureau, mais son regard est plein de malice. Sa passion, c'est le vin.

— Brisemiche et Mouillefarine, leur dit Fouché, vous allez travailler *ensemble* pour l'affaire de la machine infernale. C'est un coup des royalistes. Etudiez donc le dossier de tous les chouans dont la présence a été signalée à Paris ces temps-ci. Ceci dit, savez-vous quelque chose? Voyons... Vous, Brisemiche?

— Citoyen ministre, répond le gros homme, j'étais, vers huit heures du soir, dans un cabaret de la rue Saint-Honoré où l'on boit un fameux Beaujolais, quand j'ai entendu la détonation. Marchant au canon, comme disent les militaires, je me suis rendu sur le lieu de l'explosion. On enlevait déjà les cadavres. Mais j'ai fait mettre de côté la carcasse du cheval, les débris de la charrette et un cercle de tonneau : par là on peut retrouver les vendeurs et les acquéreurs!

— Bonne idée! dit Fouché. Et vous, Mouillefarine?

— Moi, vers huit heures, j'étais au Palais-Royal, dans une maison de

— *Tu es blessé? dit Joyau qui s'élance pour soutenir son ami...* (p. 17).

jeu, ce qui explique, vu la distance plus grande, que je sois arrivé rue Saint-Nicaise quelques minutes après mon honorable collègue. Je n'ai donc pu m'occuper du cheval et de la charrette. Mais j'ai trouvé ceci...

Il tire de sa poche et pose sur la table une poignée d'avoine, de pois et de lentilles mêlés :

— Ce restant de picotin, répandu sur les pavés, avait échappé aux investigations de mon confrère. Par là, on peut retrouver le grainetier... et son client!

— Bien! dit Dubois. On va suivre ces diverses pistes.

— Pour la *mienne*, dit Brisemiche, j'ai déjà commencé. J'ai soumis les débris du cheval au citoyen Huzard, vétérinaire. Celui-ci, disciple du citoyen naturaliste Cuvier, auquel, à ce qu'on assure, il suffit d'un os pour reconstituer l'animal entier, a rédigé, après avoir examiné l'avant-train intact, une description exacte de la bête, qui aurait été une jument noire, âgée de huit ans. Un charron, sur le vu des débris des roues et des timons, a déterminé le modèle de la charrette. Il faudrait convoquer tous les marchands de chevaux et de voitures, et faire afficher ces signalements.

— Donnez-m'en le texte, demande Dubois. Je vais le faire composer d'urgence à l'Imprimerie Nationale. Demain matin j'aurai vos affiches.

— Quant à *ma* piste, ajoute Mouillefarine, j'irai voir tous les grainetiers avec ces pois et ces lentilles.

— Mais, insinue Brisemiche, si on veut des résultats, il ne faut pas regarder aux frais.

— Entendu! répond Fouché. Si vous pincez un des coupables, il y aura une prime de deux mille francs pour chacun de vous.

La mine des policiers s'épanouit. Ils prennent respectueusement congé de leurs chefs. Dans l'escalier, ils éclatent de rire :

— Alors, il paraît que nos patrons ont conclu un armistice?

— Ça nous changera de travailler ensemble! On s'est joué l'un à l'autre tant de mauvais tours! Viens! Je te paie une tournée!

Et bras dessus, bras dessous, les deux ex-rivaux vont s'humecter le gosier.

CHAPITRE VIII

UNE ENQUÊTE COPIEUSEMENT ARROSÉE

Alors commence pour les deux inspecteurs une vie de fièvre, celle de deux chasseurs lancés sur la piste d'un gros gibier. Célibataires tous deux, ils décident de ne se quitter ni jour ni nuit, couchant soit chez l'un, soit chez l'autre, au hasard de leurs pérégrinations, souvent même ne se couchant pas du tout, ou bien dormant quelques heures sur un canapé lors de leurs brèves apparitions dans leur bureau de la préfecture.

Le lendemain de l'attentat, de grand matin, Brisemiche s'habille en cocher, Mouillefarine en valet de pied, et ainsi déguisés, ils conduisent la voiture du ministre de la police qui se rend aux Tuileries. Tandis que Fouché va conférer avec Bonaparte, les pseudo-valets bavardent avec leurs confrères. Le cocher César, très entouré, raconte orgueilleusement à ses collègues que c'est lui qui, par sa rapidité, a sauvé son maître. Car les assassins avaient calculé la longueur de la mèche sur le temps que lui-même mettait d'ordinaire à aller du Louvre au Palais-Royal. Or, la veille, il s'est surpassé, et les quelques secondes qu'il a ainsi gagnées sur l'horaire prévu ont sauvé la situation : la machine infernale a éclaté trop tard !

— Citoyen César, s'écrie Brisemiche, cet exploit doit être célébré. Nous autres, tes collègues, nous allons t'offrir un banquet d'honneur, à un louis par tête ! Je me charge de l'organiser pour ce soir !

— Mais qui donc es-tu, citoyen ? demande César un peu surpris.

— Le nouveau cocher du citoyen ministre de la police !

— Parfait ! Alors merci, collègue, de cette idée qui m'honore !

— Laisse-moi faire, je vais dresser la liste des convives et commander le banquet pour ce soir, sept heures, à la barrière d'Enfer, au « Postillon de Montlhéry ».

— Entendu ! On y sera !

Deux heures plus tard, le préfet de police fait coller les affiches donnant le signalement de la charrette et de la jument fatales. Les deux policiers ont obtenu que ces affiches soient apposées successivement dans les divers quartiers. Grâce à cette mesure, et ayant repris leurs habits civils, les deux inspecteurs peuvent assister aux divers affichages, se mêler aux badauds, faire jaser ceux qui semblent savoir quelque chose. Brisemiche a la tournée facile, car tout en buvant, il sait tirer les vers du nez à ses invités. A la fin de l'après-midi, les deux agents ont beaucoup bu, mais ils n'ont rien appris d'intéressant.

Aussi, le soir, ayant rendossé leur livrée, sont-ils exacts au repas de corps, qui rassemble deux cents cochers parisiens : ce serait bien le diable si l'un d'entre eux ne révélait pas quelque chose sur la fameuse charrette ! On porte des toasts au premier consul, à César, son sauveur, devenu le héros du jour; à Jardin, à Vigogne, autres cochers de Bonaparte. Soudain, un des convives s'écrie :

— César, je sais où était remisée la charrette qui transportait la machine infernale !

Gros émoi. L'orateur continue, jouissant de son effet :

— Hier, à quatre heures, passant avec mon fiacre rue de Paradis, j'ai dû m'arrêter devant une porte cochère pour laisser sortir une charrette et un cheval répondant à la description que j'ai lue aujourd'hui sur les affiches !

— Bravo ! dit Brisemiche. Te rappelles-tu le numéro de cette porte cochère ?

— Non ! Mais je la reconnaîtrais !

— L'ami, tu vas à ton tour te couvrir de gloire ! Grâce à toi, on va

découvrir les assassins! Vous autres, continuez à boire à la santé du premier consul et de son digne cocher! Et toi, collègue, mène-nous à la remise!

Rue de Paradis! Devant le n° 23, le conducteur s'écrie :

— C'est ici! Je reconnais la porte!

Elle donne sur une cour, occupée par plusieurs remises dont la plupart appartiennent au loueur de voitures Thomas. Celui-ci est en train de souper. Habilement questionné, il révèle que le cheval et la charrette signalés ont été amenés, le 20 décembre, dans une remise contiguë aux siennes, par trois individus qui portaient des blouses bleues, et s'interpellaient sous les noms du Petit François, de Pierrot et de Beaumont.

Les deux agents échangent un regard de triomphe : le fil conducteur est trouvé! Les anneaux successifs de la chaîne dont ils tiennent un bout, les mèneront aux coupables!

Messager, propriétaire de la remise en question, reconnaît l'avoir louée pour un mois, le 20, à l'un des individus déjà décrits. La concierge confirme le signalement. Tous ces témoins reconnaissent formellement les débris du cheval et de la charrette. Dans la remise, on découvre des traces de poudre, ainsi qu'un peu d'avoine mêlée à des lentilles et des pois : mélange semblable à celui trouvé sur le lieu de l'explosion! La piste est bonne!

Le 26, le grainetier de la rue Meslée, ayant lu les affiches, vient spontanément à la Préfecture. Il reconnaît la jument et déclare l'avoir vendue le 20, à l'individu répondant au signalement du Petit François. Il dit avoir donné à l'acheteur, par-dessus le marché, trois boisseaux d'avoine, pois et lentilles d'une qualité analogue à celle des échantillons qu'on lui soumet.

Le tonnelier Barroux reconnaît les cercles des tonneaux qu'il a vendus et décrit les deux acquéreurs. Tout cela se tient. On a donc le signalement précis de trois des conjurés. Mais comment retrouver leur trace?

En examinant, à la préfecture, les dossiers des chouans dont la présence a été constatée à Paris récemment, on trouve une concordance entre trois de ces signalements et ceux des acquéreurs du cheval, de la charrette et des tonneaux. Beaumont ne serait autre que Limoëlan, major général des armées vendéennes, lieutenant de Georges Cadoudal; Pierrot, ou Soyer, serait Saint-Réjant, ex-officier de la marine royale, et chef des chouans de l'Ille-et-Vilaine; enfin le Petit François, l'acheteur de la carriole fatale, serait Carbon, un ancien matelot enrôlé depuis longtemps dans les troupes vendéennes.

Fouché exulte. Ses soupçons contre les royalistes étaient fondés! Mais il lui faut des preuves : il ne pourra les fournir au premier consul qu'en arrêtant les coupables. Comme le lui ont dit ses inspecteurs, ce n'est pas le moment de lésiner. Aussi, le 4 janvier, dix jours après l'attentat, met-il à prix la tête de Cadoudal, qu'il croit être l'instigateur, l'âme même du complot. Fouché promet deux mille louis de récompense à qui livrera, mort ou vif, le chef des chouans, ou à qui donnera des indications permettant d'arrêter le Petit François, Pierrot, Beaumont et leurs complices. Brisemiche et Mouillefarine, camouflés en paysans, prennent la diligence pour Rennes. Ils regagnent bientôt la capitale, munis d'un renseignement d'importance : le vrai nom du Petit François est bien Carbon, et cet homme a de la famille à Paris, dans le quartier Saint-Martin. Les deux agents fouillent ce quartier. Ils vont de cabaret en cabaret. Le 14 janvier, près de la porte Saint-Martin, chez un marchand de vins nommée Chevalier, ils découvrent un logement habité, six mois plus tôt, par Carbon et sa sœur, femme Vallon. Le cercle se resserre autour du Petit François! Le 16, les deux infatigables inspecteurs dénichent, 310, rue Saint-Martin, la femme Vallon. On trouve chez elle des pois et des lentilles, un baril contenant douze livres de poudre, et les blouses bleues ayant servi au déguisement des conjurés. Buchet, fripier, rue du Temple, reconnaît ces frusques et donne le signalement de ceux qui les ont achetées : ce signalement confirme ceux qu'on a déjà.

CHAPITRE IX

LES CRIMINELS TRAQUÉS

Qu'est devenu Carbon, depuis le soir du crime? Ayant pris congé de ses complices, une heure avant l'explosion, il rentre chez sa sœur, qui, rue Saint-Martin habite avec ses deux filles. Les trois femmes ne savent rien de précis sur les agissements de leur frère et oncle. Mais elles se doutent qu'il conspire, car il reçoit des visiteurs aux allures de « ci-devant ».

Après que les journaux ont répandu la nouvelle de l'attentat, Carbon ne se sent plus en sûreté chez sa sœur. Il cherche un autre domicile. Le 27 décembre, à sept heures du soir, il fait les cent pas devant l'église Saint Sulpice, où Limoelan lui a donné rendez-vous. Un homme s'approche dans l'obscurité : c'est le major général des chouans.

— Suis-moi, Petit François. Je t'ai trouvé une « cache » où tu seras en sécurité.

Il l'entraîne à deux pas de là, rue Cassette. Au n° 11, il frappe à la porte d'un vieil hôtel. Une servante vient ouvrir :

— Mlle de Cicé vous attend, Messieurs, dit-elle.

Dans un salon fané, de style Louis XV, une vieille demoiselle accueille les deux hommes, les présente à trois dames : Mme et Mlles Gouyon de Beaufort, des émigrées revenant de Londres. Mlle de Cicé, de vieille noblesse et fervente royaliste, correspond avec ses deux frères, dont l'un, ex-évêque d'Auxerre, a émigré en Allemagne, et l'autre, ancien archevêque de Bordeaux, s'est réfugié en Angleterre. La bonne dame n'hésite pas à se compromettre encore plus pour cacher un chouan : bien entendu, elle ignore qu'il a participé au récent attentat.

— Ces dames vont vous conduire dans une retraite sûre, Monsieur, dit-elle à Carbon.

On fait chercher un fiacre, dans lequel prennent place les trois émigrées et les deux conjurés. Il pleut à torrents. La voiture se dirige vers la rue Notre-Dame-des-Champs, et s'arrête devant la façade sévère du ci-devant couvent des dames de Saint-Michel. La supérieure, Mme Duquesne, reçoit les visiteurs, et, lorsqu'elle apprend que Carbon vient lui demander asile, elle lui dit, prise d'une inquiétude soudaine :

— Mais ne seriez-vous pas un des auteurs de la machine infernale?

Il se récrie avec indignation. Mme Duquesne accepte alors de le loger au couvent. Il promet de n'y rester que quarante-huit heures, mais il prolongera son séjour, et pour cause, ne sachant où aller. Il commet l'imprudence de se faire apporter du linge par ses nièces, et c'est ce qui le perd...

Car, le 15 janvier, sa sœur et ses nièces, dont Brisemiche et Mouillefarine ont découvert le domicile, sont arrêtées. Soumises à des interrogatoires serrés, les jeunes filles finissent par révéler où est caché leur oncle. Le 18, au matin, Carbon est arrêté.

— A nous la prime! s'écrient les deux inspecteurs.

Reconnu par le graînetier, vendeur du cheval, par le fripier vendeur des blouses, par le tonnelier vendeur des futailles et par nombre d'autres témoins à charge, Carbon se voit contraint d'avouer, il dénonce tous ses complices : mais le seul dont il sache le nom véritable, c'est Saint-Réjant.

Nous avons laissé celui-ci à demi-mort, chez les Leguilloux, sitôt après son crime. Il n'a néanmoins reçu aucune blessure, les troubles qu'il a ressentis se dissipent bientôt. Mais aux tortures physiques succèdent des tortures morales : l'assassin a d'affreux remords. Il a appris par les journaux le grand nombre de ses victimes. Il revoit la pauvre enfant qu'il avait chargée de tenir son cheval. Il entend les hurlements des blessés suppliant qu'on les achève.

Il commit l'imprudence de se faire porter du linge... (p. 22).

Et puis, il se sait traqué par la police. Il tressaille au moindre bruit. Il ne dort presque plus. Enfin, son coup était manqué, Saint-Réjant a trahi l'espoir du parti, et il craint que ses complices ne l'accusent d'avoir été paralysé par la peur, et il souffre dans son amour-propre.

Le lendemain de l'explosion, se sentant moins malade, il retourne à un précédent domicile, chez la veuve Jourdan, rue d'Aguesseau, où, grave imprudence, Carbon et tous les conjurés sont souvent venus lui rendre visite. Quelques jours après, il revient rue des Prouvaires. A peine s'y est-il réinstallé le 18 janvier, qu'une des filles Jourdan accourt le prévenir, de la part de Saint-Victor, de l'arrestation de Carbon. L'ex-matelot a parlé, il a dénoncé son officier.

Ce dernier s'enfuit. Renseignée par le Petit François, la police perquisitionne aux deux domiciles de Saint-Réjant. Rue d'Aguesseau, la femme Jourdan avoue avoir logé Pierrot dit Soyer, et avoir reçu Limoëlan, Carbon, Joyau, Saint-Hilaire et Saint-Victor. Sa fille raconte l'expérience de la

poudre et des mèches d'amadou. On fait garder la mère à vue chez elle, espérant que Saint-Réjant ou ses complices s'y présenteront. Désespérée et se sentant perdue, la veuve Jourdan se suicide le 19 en se jetant par la fenêtre.

Seconde perquisition rue des Prouvaires, chez Leguilloux. On y trouve, dans la chambre du fugitif, deux lettres, fort compromettantes pour lui. La première signée Gédeon (un des noms de guerre de Cadoudal), est conçue en termes assez vagues. Elle dit en substance : *En toi seul est tout notre espoir*, ce qui prouve que Georges avait confié une mission politique à son lieutenant, mais pas forcément celle de tuer Bonaparte. En revanche, la seconde lettre, écrite par Saint-Réjant lui-même, raconte l'attentat avec des détails que seul peut donner celui qui l'a commis. Saint-Réjant est perdu. Si on le prend, il n'échappera pas à la guillotine.

Du 18 au 27 janvier, il erre au hasard dans Paris. N'osant reparaître chez aucun de ses complices, de crainte de les compromettre, et peut-être aussi de subir leurs reproches, il vit dans une solitude affreuse au milieu de cette ville surpeuplée. Il couche dans des péniches à charbon amarrées sur les quais de la Seine. Il y grelotte de froid parmi les rats et la vermine et quand il sombre dans le gouffre du sommeil, c'est pour revivre en songe le drame de la rue Saint-Nicaise.

Le 27, après deux nuits passées dehors, par un froid de huit degrés sous zéro, il se sent à bout de forces, et décide d'aller prendre une chambre dans un hôtel. Il sait qu'il risque sa tête, car son signalement doit être donné dans tous ces garnis qui sont en rapports constants avec la police. Mais le besoin de dormir au chaud l'obsède. Il possède de faux papiers au nom de Sougé, il les présente au tenancier de l'hôtel de Mayenne, rue du Four Saint-Honoré. L'hôtelier, sans montrer aucune méfiance, le loge sans difficultés. Mais une heure plus tard, un agent subalterne accourt chez Mouillefarine et Brisemiche :

— Nous tenons le Pierrot ! En faisant mon inspection quotidienne des meublés, j'ai découvert notre homme à l'hôtel de Mayenne !

— Allons-y ! s'écrie Brisemiche, qui ajoute, à l'oreille de son collègue : « Cette fois-ci, c'est une « surprime » que nous toucherons !

Les deux policiers passent la nuit sous les fenêtres du ci-devant : ils ne veulent confier à personne le soin de surveiller leur gibier. Et au petit jour, au moment où ils se disposent à pénétrer dans l'hôtel, ils en voient sortir Saint-Réjant. Ils le laissent s'éloigner de quelques pas, puis bondissent sur lui. Brisemiche le ceinture par derrière, Mouillefarine lui passe les menottes. Tandis qu'on le fait monter dans un fiacre qui prend le chemin de la préfecture, le prisonnier goûte un singulier apaisement : son destin est désormais fixé, et il s'y abandonne avec résignation.

Ecroué à la Conciergerie, mis au secret absolu, il trouve, gravés sur les murs de son cachot, les noms de nombreux ci-devant qu'il a connus, et qui n'ont quitté cette prison que pour aller à l'échafaud. Affreuse évocation !

Confronté avec Carbon, il souffre de la lâcheté de son ex-matelot : celui-ci charge son officier, pour essayer, mais en vain, de sauver sa propre tête. De même, les Leguilloux et les filles Jourdan accablent le conspirateur dont ils avaient sinon favorisé, tout au moins soupçonné les projets. Quel contraste entre l'attitude de ces pauvres êtres, et celle de Saint-Réjant ! Lui, ne dit pas un mot qui puisse compromettre ses amis. Une autre accusée rivalise avec lui de discrétion et de courage : c'est la vieille Mlle de Cicé, qui refuse de donner le moindre renseignement pouvant nuire à ses amis les royalistes.

Dénoncé par Carbon, reconnu et chargé par la plupart des témoins, Saint-Réjant s'enferme dans un système de défense sur les résultats duquel il ne se fait pas d'illusions. Il nie tout. Interrogé sur l'indisposition grave qu'il a éprouvée dans la nuit qui suivit l'attentat, il prétend avoir voulu assister

à une représentation du théâtre des Jeunes Elèves, sur la rive gauche de la Seine. Le programme annoncé ne lui ayant pas plu, il revint sur la rive droite dans l'intention d'aller au théâtre Français. C'est en se rendant à ce théâtre qu'il se trouva rue de Malte, au moment de l'explosion. Là, il fut atteint par des débris de tuile tombées d'un toit, qui causèrent tous les malaises dont il eut à souffrir cette nuit-là.. Quant aux lettres trouvées chez lui, ce sont, dit-il, des faux placés pour le perdre.

Fouché triomphe. Il a tenu parole, en prouvant que les royalistes sont les vrais coupables! Toutefois, docile aux ordres de Bonaparte, il a fait arrêter, au début de janvier, deux cent vingt-trois républicains suspects. Le 5, le Sénat, sous la pression du premier consul, en condamne cent trente à être *mis en surveillance spéciale hors du territoire européen de la République*, c'est-à-dire déportés aux colonies. Quelques mois plus tard, ils sont embarqués pour les îles Seychelles, où la plupart périront misérablement.

Malheureusement pour la réputation de la police, Limoëlan, Joyau, Lahaye, Saint-Hilaire, Saint-Victor, ont réussi à se soustraire à toutes les recherches, sans parler de Georges Cadoudal, qu'on croit être l'âme de la conspiration. Aussi Fouché essaie-t-il de se servir de ceux qu'il tient pour arriver jusqu'aux autres.

Saint-Réjant écrit à sa sœur qu'il a *été mis à la question extraordinaire*. Bien que le fait nous surprenne et nous révolte, on a des preuves que la police de cette époque ne reculait pas devant de tels procédés. On écrasait couramment les doigts des accusés sous des chiens de fusil pour obtenir des aveux. Mais Saint-Réjant, malgré la torture, ne parle pas.

Le procès dure près de trois mois. Le 6 avril, le tribunal criminel du département de la Seine, siégeant au Palais de Justice, doit rendre son jugement. Il est cinq heures du soir. Au dehors, il fait nuit et il pleut. Dans une salle nue aux boiseries sombres, sinistre décor mal éclairé par des quinquets fumeux, se pressent les juges, les jurés, les gendarmes, les accusés, la foule.

Le chef du jury se lève. D'une voix morne, il lit les réponses des jurés. Ensuite le tribunal condamne à trois mois d'emprisonnement Mlle de Cicé, les filles Gouyon-Beaufort, les filles Vallons. Le président donne alors l'ordre d'introduire les deux principaux accusés qui, dans la pièce voisine, attendent le verdict. Saint-Réjant et Carbon font leur entrée, chacun entre deux gendarmes. Très pâles, mais impassibles, ils écoutent debout la sentence dont le président, debout lui aussi, donne lecture d'une voix froide comme un couperet :

...Je requiers que Robinault de Saint-Réjant, dit Pierrot, dit Soyer, et François-Jean Carbon, dit le Petit François, soient condamnés à la peine de mort. Et qu'ils soient revêtus d'une chemise rouge pour être menés au lieu de leur supplice...

Carbon n'a pu réprimer un frisson. Saint-Réjant, qui n'a plus d'autre désir que d'en finir vite, s'écrie d'une voix ferme :

— Je demande à être exécuté dans les vingt-quatre heures!

Néanmoins, sur les instances de l'avocat de Carbon, dont le client, croyant s'être concilié la clémence du premier consul par ses aveux et dénonciations, garde un suprême espoir; Saint-Réjant consent à signer un pourvoi en cassation, qui prolonge de deux semaines son agonie morale. Treize jours plus tard, ce pourvoi est rejeté. Dès lors, ceux-ci n'ont rien à espérer et ne franchiront plus le seuil de leur prison que pour marcher à la mort. Quarante-huit heures s'écoulent : une éternité d'angoisses, pour les deux prisonniers!

Le 21, au petit jour, on vient les éveiller. Le ciel de leur dernier matin est bleu, sans un nuage. Les oiseaux chantent dans les arbres que le printemps pare de vert tendre.

Et c'est la sinistre toilette, puis l'arrivée de deux prêtres : les condamnés se confessent et communient avec ferveur. Les mains liées derrière le dos et le torse couvert d'une chemise écarlate, on les fait monter dans un mauvais char-à-bancs, chacun face à face avec son confesseur.

Depuis plusieurs heures, la populace stationne sur les quais, sur les ponts et sur la place de Grève où se dresse la guillotine. La foule est pleine de mouchards de Fouché qui, scrutant les visages, épiant les propos, cherchent à découvrir si quelques chouans, bravant tous les périls, ne sont pas venus assister à l'exécution de leurs complices. Au nombre de ces policiers, Brisemiche et Mouillefarine, camouflés en chanteurs des rues, circulent parmi les badauds en criant d'une voix éraillée à souhait :

— D'mandez la « Complainte sur l'explosion de la rue ci-devant Nicaise ». On la vend un sou !

Et ils chantent, sur un ton nasillard, ce *lamento* dont les sentiments sont touchants si les rimes sont pauvres :

Chantons le récit fidèle
Du plus horrible attentat
Exercé contre l'Etat
Rue Nicaise, au Carrouzelle,
(De ce fait la vérité
Fait frémir l'humanité),
Une machine infernale
De nouvelle invention
Fit, par son explosion,
Un dégât que rien n'égale,
Renversant aux environs
Les hommes et les maisons...

Les badauds achètent la complainte et la chantent en chœur. Autour de la guillotine, entourée d'un cordon de gendarmes, baïonnette au canon, et surélevée à deux mètres au-dessus du sol par un échafaud auquel on accède par un escalier de cinq marches, on se bouscule pour gagner le premier rang. Soudain, un cri domine le brouhaha :

— Les voilà ! Voici la charrette !

Tous les yeux se tournent vers le Châtelet; un profond silence s'établit. On perçoit alors le bruit des roues et le pas des chevaux sur le pavé.

La charrette gagne le centre de la place. On fait descendre les condamnés et les prêtres qui les accompagnent. Les valets du bourreau entraînent d'abord Saint-Réjant. D'un pas ferme, il gravit les degrés de la machine, et jette un coup d'œil méprisant sur la foule. Crucifix levé, son confesseur l'a rejoint sur l'échafaud. Il embrasse le condamné, bientôt saisi par les aides qui le couchent sur la bascule...

Un roulement de tambour... Le couperet s'abat. La tête tombe. Une minute après, Carbon, à son tour, paie sa dette à la société.

CHAPITRE X

LE DUEL CONTINUE...

Justice est faite... Mais pas complètement, puisque la plupart des coupables sont encore en liberté.

L'attentat de la rue Saint-Nicaise n'est pas l'œuvre de Georges Cadoudal, mais celle des partisans trop zélés qui ont outrepassé ses ordres. Dans le duel sans merci engagé entre Bonaparte et le général des Chouans, cette tentative manquée sera pourtant imputée au chef royaliste qui, durant quatre ans, va guetter l'occasion de porter en personne à son ennemi le coup décisif.

Fin décembre 1800, recevant, au fond de sa Bretagne, la nouvelle de l'attentat manqué, Cadoudal entre en fureur :

— Je parie, s'écrie-t-il, que c'est un coup de ce b... de Saint-Réjant, qui aura voulu venir se vanter de nous avoir, à lui seul, débarrassés de Bonaparte . il a dérangé tous mes plans!

En effet, ces attentats avortés, tant républicains que royalistes, augmentent la popularité de Bonaparte, qui songe déjà à l'Empire, lui ouvrant le chemin du trône, et justifient les nouvelles mesures impitoyables que le premier consul va prendre contre les chouans.

Dès lors ceux-ci ne sont plus désignés, dans les rapports officiels, que sous le nom de « brigands ». On n'accepte même plus leur soumission : « Tous doivent périr sur l'échafaud », disent les instructions envoyées de Paris aux préfets de l'Ouest.

On traque les derniers chouans, on les extermine. L'ami d'enfance de Georges, son autre lui-même, « Mercier-la-Vendée », le frère de sa fiancée, tombe sous les balles des Bleus. Puis Julien Cadoudal, son propre frère. Il brûle de les venger, de reprendre l'épée. Mais les princes légitimes, le comte d'Artois, le duc de Berry, réfugiés à Londres, ne veulent rien tenter sans l'agrément de l'Angleterre, et celle-ci ménage Bonaparte dont le pouvoir s'affermit de jour en jour. Loin de stimuler l'ardeur de Georges, qui veut rallumer la guerre civile, on le calme, on lui enjoint d'attendre des « occasions favorables ». En loyal serviteur de la royauté, il s'incline devant la volonté de ses princes.

Le traité de paix d'Amiens, conclu en mars 1802 entre la République Française et l'Angleterre, lui ôte ses dernières espérances. Bonaparte est nommé consul à vie cinq mois plus tard. A mesure qu'il grandit, son adversaire décroît en importance, et ce sera bientôt le combat du nain contre le géant. Pendant quatre ans, l'existence du chef chouan est une fuite perpétuelle devant les agents du gouvernement. Il couche rarement deux nuits de suite dans la même « cache ». Il se terre, tantôt dans quelque misérable chaumière au milieu des bois, tantôt dans les souterrains de quelque château en ruines.

En mai 1804, la guerre recommence entre la France et l'Angleterre. L'espoir renaît au cœur de Cadoudal, qui parvient à décider les princes à venir, l'un ou l'autre, se mettre à la tête des chouans. Le duel semblait fini : il va reprendre de plus belle!

CHAPITRE XI

SUPRÊME TENTATIVE

Nous voici au début de l'année 1804, dans la nuit du 16 janvier. Le long de la côte normande, des nuages noirs courent au-dessus des falaises de Biville, qui se dressent à pic sur la mer en furie, qu'elles dominent de plus de cent mètres. Un homme, juché au point culminant des rochers abrupts, agite un fanal et fait des signaux à un cutter qui croise au large, tous feux éteints.

Bientôt une barque, se détachant du navire, met le cap sur la rive. Violemment secoués par de hautes vagues, elle gagne péniblement la côte, et accoste dans une anfractuosité rocheuse. Deux matelots sautent dans l'eau glaciale, et aident leurs passagers à débarquer. Six hommes prennent pied sur le sol de France. Le guetteur qui faisait les signaux tout à l'heure, accourt au-devant d'eux. Plusieurs paysans en armes le suivent. Après avoir échangé à voix basse quelques phrases de reconnaissance avec les arrivants, celui qui les accueille leur dit avec respect :

— Suivez-moi, Messieurs. Il vous faut à présent escalader ces rocs. Pour y parvenir, vous vous tiendrez à cette *estamperche*.

C'est un câble fixé de loin en loin à des piquets. Dans la nuit noire, les mystérieux voyageurs, s'accrochant au fil conducteur élimé par l'usage, parfois rompu sur quelques mètres, gravissent des rochers à pic. Souvent ils butent sur des pierres qui, roulant sous leurs pieds, vont frapper les camarades au-dessous d'eux.

Enfin, la périlleuse ascension s'achève. Les voyageurs, trempés de sueur et mouillés par les embruns reçus dans la barque, s'arrêtent pour souffler un peu. Mais, pressés par leur guide, ils se remettent en marche à travers bois, à travers prés, en évitant les routes. A trois heures du matin, ils ont parcouru huit lieues, et ils atteignent, à l'orée de la forêt d'Eu, la ferme de la Poterie. Du haut du perron, un homme qui les voit arriver, leur crie :

— Amenez-vous le Prince ?

— Non ! répondent tristement en chœur les arrivants.

— Alors, nous sommes perdus ! reprend avec désespoir Georges Cadoudal, car c'est lui-même, venu attendre Pichegru, de retour d'Angleterre.

Le général Pichegru, que la Convention avait proclamé le « Sauveur de la Patrie », se trouvait en 1796 à la tête des armées de la République. Convaincu d'intelligences avec les royalistes et destitué, il tenta, pour mettre Louis XVIII sur le trône, un coup d'Etat qui échoua. Déporté à Cayenne, il s'évada. Après six ans d'absence, il revient en France pour participer à une nouvelle conspiration.

Georges fait entrer ses hôtes. Devant un grand feu de bois, Pichegru serre la main du chef chouan et lui présente ses amis : Lajolais, un de ses anciens officiers, et le major suisse Russillion. Ils ont fait la traversée d'Angleterre, sur le cutter anglais *Vencejo*, en compagnie de trois autres personnages, royalistes notoires, que Cadoudal accueille en vieux amis : Armand Gaillard, le marquis de Rivière, aide de camp du comte d'Artois et Jules de Polignac.

— Séchez-vous près du feu, Messieurs, dit Georges. La traversée fut-elle bonne ?

— Exécrable ! répond Pichegru. Quatre jours de mer pour traverser le détroit !

On se met à table, et les voyageurs commencent à souper d'un appétit qu'ont aiguisé le froid et la fatigue.

— Je déplore, dit Georges avec amertume, que le Prince ne soit pas venu se mettre à notre tête. Sa présence eût décuplé l'enthousiasme de ses partisans. Voilà quatre ans que je lutte en vain pour décider Leurs Altesses à nous venir joindre. Peut-être se raviseront-Elles. Sinon, conclut-il avec une farouche énergie, il nous faudra réussir avec nos seules forces !

— Voyons nos atouts ? demanda Pichegru.

Georges relève la tête et reprend avec ardeur :

— Nous pouvons compter sur le concours formel du général Moreau. Et, tout comme le vôtre, mon cher Pichegru, son appui est de poids ! Un complot qui unit le nom du « Sauveur de la Patrie » à celui de l'illustre vainqueur de Hohenlinden, et au mien, soit dit sans fausse modestie, présente déjà de fortes chances d'aboutir !

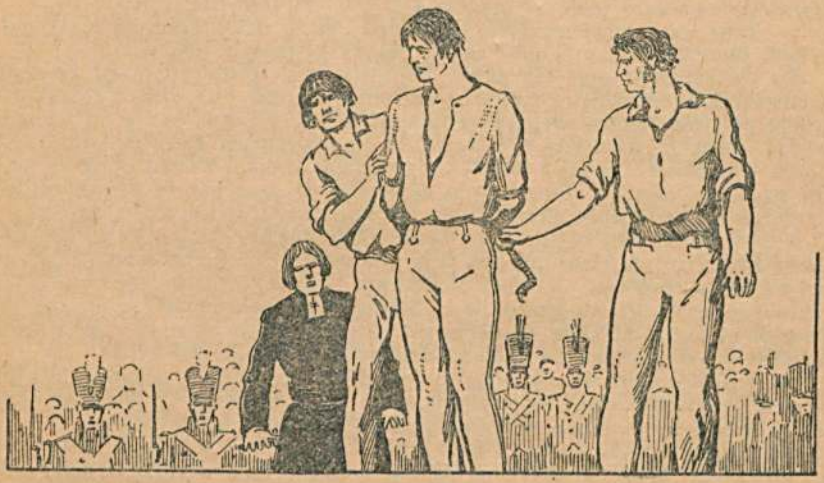
Pichegru s'incline en silence.

— Voici mon plan, continue Georges. D'abord, j'ai organisé des relais clandestins depuis la mer jusqu'à Paris : vous le jugerez par vous-même à l'usage, dès demain. A chaque étape, le gîte et le couvert sont assurés à nos amis chez des gens de confiance. Grâce à cette ligne de communication, je me fais fort de mener sans danger les Princes jusqu'à Paris, où ils logeraient à proximité de la capitale.

« Mon projet repose, avant tout, sur l'enlèvement de Bonaparte. Vous le savez, je répugne aux assassinats. Donc, pas de guet-apens, pas de machine infernale. Non ! Je veux attaquer le premier consul en un combat loyal, sur la route de Malmaison ou de Fontainebleau, ayant avec moi un nombre

de cavaliers égal à celui des soldats de son escorte. Bonaparte capturé (car je veux le prendre vivant), on le jette lié et bâillonné, au fond d'une voiture qui, parcourant à fond de train le chemin jalonné par nos relais, gagne la mer. On embarque notre prisonnier à bord d'un bateau qui le mène en Angleterre, d'où il sera envoyé à Sainte-Hélène.

« Pendant ce temps, vous, Pichegru, aidé de Moreau, vous soulevez l'armée, qui ne peut qu'être docile à votre voix glorieuse. Le Prince alors, sortant de sa retraite, se montre aux yeux du peuple de Paris. Les généraux lui offrent la couronne, il l'accepte au nom de Louis XVIII, et la royauté, reprenant ses droits, triomphe enfin de la Révolution !



Les valets du bourreau entraînent d'abord Saint-Réjant... (p. 26).

— Combien avez-vous d'hommes à Paris ? demande Pichegru.

— Une centaine déjà. D'autres arrivent chaque jour. Mon fidèle Charles d'Hozier, le généalogiste, s'est établi loueur de voitures rue Vieille-du-Temple, sous un nom d'emprunt. Il nous fournira notre cavalerie. Nous avons fait tailler des uniformes pour nous déguiser, moi et la poignée d'hommes qui se joindront à moi pour le coup de main : de vrais centaures et des braves à tous crins ! Qu'en dites-vous ?

Pichegru ne répond pas tout de suite. Les yeux fixés sur le feu, il médite longuement et dit enfin sans enthousiasme :

— Il faudra tout d'abord en parler à Moreau !

Douze jours plus tard, Pichegru, qui a gagné Paris sans encombre, grâce aux relais organisés par Georges, se promène à minuit avec celui-ci sur le boulevard de la Madeleine. Venant de la rue Royale, l'homme qu'ils attendent s'avance de leur côté.

— Moreau ! s'écrie Pichegru.

Il s'élance vers son ancien compagnon d'armes, l'embrasse et lui dit :

— Je viens ici pour renverser Bonaparte !

Pichegru présente alors le célèbre chouan à Moreau qui, en l'entendant nommer, montre une mine embarrassée.

— Je voudrais savoir, lui demande nettement le Breton, sur quoi je puis compter.

— C'est bien simple, répond-il. Bonaparte renversé, toute l'armée sera

peur moi, Je serai nommé premier consul avec Pichegru pour second consul, et nous vous promettons de vous faire réhabiliter!

— Réhabiliter! fulmine Georges. Me suis-je donc déshonoré? Je veux être nommé troisième consul!

S'il émet cette exigence c'est qu'il sent les deux généraux tout disposés à se débarrasser de lui, et de ses princes, dès que Bonaparte aura été abattu. Mais, s'il partage avec eux le pouvoir, il lui sera au contraire facile de faire pencher la balance en faveur de la royauté.

— Vous, consul? réplique Moreau. Impossible! Si l'armée savait que je complote avec le chef des chouans, je n'y compterais plus un seul partisan! Commençons par renverser Bonaparte. Après quoi, tous les partis se trouveront d'accord pour me mettre à la tête du gouvernement!

— Tous les partis? se récrie Cadoudal. Pas le nôtre assurément! Quant à moi, Bleu pour Bleu, j'aime encore mieux Bonaparte que vous!

Ils se séparent sur ces mots définitifs. La conspiration est dissoute avant l'action. Mais les ex-conjurés ne sont pas, pour cela, hors de danger : il leur est présentement impossible de quitter Paris, car la police du premier consul redouble d'activité. Un royaliste, le chirurgien Querelle, qui vient d'être condamné à mort, a acheté sa grâce en révélant le lieu exact de tous les relais des chouans. Plus moyen désormais de regagner la mer, ni même de sortir de la capitale dont toutes les portes sont étroitement gardées.

Les conjurés vont de cache en cache. Mais aucune n'est à l'abri des risques. Joyau, un de ceux qui ont pris une part active à l'attentat de la rue Saint-Nicaise, connaît, — dit-il à Georges — une cachette sûre : c'est... l'enseigne accrochée au-dessus de la boutique du parfumeur Caron, rue du Four-Saint-Germain. Cette enseigne est si vaste qu'un homme y peut tenir à l'aise. Joyau propose à Cadoudal d'aller s'y réfugier. Il accepte.

Le difficile, c'est de s'y rendre. Un affilié, Le Ridant, viendra le soir, avec un cabriolet, chercher Georges, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève où se trouve sa « cache » actuelle, et le mènera chez le parfumeur.

Par qui furent-ils trahis? On ne sait. Mais le soir du 7 mars, alors que Le Ridant se dirige en cabriolet vers le domicile de son chef, la police est alertée, deux officiers de paix et un inspecteur de police suivent la voiture.

Georges, costumé en fort de la halle, guette, dans la rue, l'arrivée de Le Ridant. Au passage du cabriolet, il saute sur le marchepied, mais aussitôt une voix, celle d'un policier sans doute, hurle : *Au voleur!*

— Fouettez votre cheval! cria Georges à Le Ridant.

— Mais où faut-il aller?

— Qu'importe! Droit devant vous... mais allez!

Vigoureusement fouaillé, le cheval prend le galop. Un policier, Caniolle, réussit à grimper sur les ressorts de la voiture et à s'y maintenir. Les deux officiers de paix suivent le cabriolet en courant et en jetant à tous les échos ce cri qui, dans Paris, suscite toujours des initiatives :

— Au voleur! Arrêtez-le!

L'équipage louvoyant au hasard des obstacles à éviter, s'engage dans la rue Monsieur-le-Prince. Mais les cris des inspecteurs sèment l'alarme dans le quartier, plein de gens de police. L'inspecteur Buffet se jette à la bride du cheval, alors arrivé à la hauteur de l'actuelle rue Casimir-Delavigne.

Le policier est traîné sur quelques mètres, et soudain tombe foudroyé d'une balle dans la tête : Georges lui a tiré un coup de pistolet. Mais le cheval s'arrête. Georges saute à bas de la voiture pour s'enfuir. L'inspecteur Caniolle, toujours debout sur les ressorts, bondit au-devant de lui, et reçoit un coup de pistolet dans la poitrine. Mais il n'est que blessé. Il rejoint Georges qui court dans la direction de l'Ecole de Médecine, et il le frappe d'un coup de bâton sur la tête. Or ce n'est pas pour rien que Cadoudal possède une tête de Breton. Un coup de bâton ne saurait suffire pour la casser, et le chef chouan prend le large comme si de rien n'était.

Les curieux, accourus au bruit, poursuivent le cabriolet qui continue son chemin sans conducteur, car Le Ridant s'est esquivé. Mais les officiers de paix, qui tout essoufflés rejoignent Caniolle auprès du cadavre de leur collègue Buffet, couché tout de son long sur le pavé, ont reconnu le fugitif. Ils s'écrient :

— C'est Georges! Nous le tenons!

Ils le pourchassent jusqu'à l'actuel carrefour de l'Odéon, où, parmi les badauds attroupés et se questionnant l'un l'autre pour savoir ce qui se passe, l'un des deux officiers de paix aperçoit Georges, mêlé à l'un des groupes avec la mine paisible du citoyen qui désormais n'a plus rien à redouter. Il bondit vers lui et le prend par le bras en criant :

— C'est lui! C'est Georges!

— Eh! oui, c'est moi! répond-il tranquillement.

On saute sur lui, on le paralyse, on lui arrache son pistolet et son poignard, on le lie avec une corde. Entouré de policiers et d'une foule de badauds dont le nombre augmente en cours de route, Georges est emmené à pied jusqu'à la préfecture de police. Là, le préfet Dubois asssiste en personne à la première enquête. Le magistrat Thuriot, aussitôt chargé d'instruire ce procès, inflige au prévenu la torture de dix heures consécutives d'interrogatoire.

Thuriot, ancien conventionnel, connu pour son acharnement régicide, cherche par tous les moyens à mortifier Georges, qui garde un sang-froid imperturbable et appelle son magistrat, non pas « citoyen Thuriot », mais « citoyen Tue-Roi ». Et quand le juge d'instruction, confrontant son prisonnier avec le cadavre de Buffet, s'écrie :

— Malheureux! vous avez assassiné un père de famille!

— Eh! riposte Cadoudal, que ne m'avez-vous fait arrêter par des célibataires?

On écroue le chef chouan à la prison du Temple. Il y retrouve Moreau, arrêté le 15 février, et Pichegru, pris le 28 du même mois. Leur procès est instruit sans retard. Joyau et Coster Saint-Victor sont au nombre des accusés ainsi que Russillion, les frères de Polignac, François de Rivière, Lajolais, Armand Gaillard, Pierre Cadoudal, cousin de Georges, et Picot, son domestique : en tout, 48 accusés.

Bonaparte est à la veille de se faire nommer empereur. Il veut se débarrasser une bonne fois de tous ces conspirateurs, Bleus ou Blancs. Soupçonnant le duc d'Enghien d'avoir participé à cette conspiration, il le fait enlever en territoire ennemi et fusiller, le 21 mars, dans les fossés du fort de Vincennes.

Le 6 avril, Pichegru est trouvé mort dans sa cellule : les royalistes prétendent qu'on l'a assassiné, la police de Bonaparte se borne à constater un suicide.

Le 18 mai, un sénatus-consulte confère à Napoléon le titre d'Empereur des Français.

Le 10 juin, Moreau est acquitté, Cadoudal et onze de ses complices sont condamnés à mort.

Le dernier acte du drame se passe en place de Grève, le 25 juin 1804. Ce jour-là, à onze heures et demie du matin, la guillotine attend les douze condamnés à mort. Au sortir de la Conciergerie, on les fait monter, garrottés et à peine vêtus, dans trois misérables charrettes, tirées chacune par une rosse minable. Chacun des condamnés est assisté d'un prêtre. Dans la première charrette se trouvent Georges, son cousin Pierre Cadoudal, Roger, un de ses lieutenants, et Picot, son domestique. Le prêtre lui récite l'*Ave Maria* : « *Ayez pitié de nous, maintenant et...* » A ces mots, il s'arrête court. Mais Georges murmure doucement :

— Continuez, mon père! « Maintenant *et à l'heure de notre mort* », n'est-ce pas? Eh! bien, nous y voici!

...Lorsque les confesseurs s'éloignent, le silence s'appesantit sur la foule. Cadoudal s'adressant à l'homme qui paraît être le chef des exécuteurs, lui dit :

— Monsieur, on a dû vous informer que j'ai demandé à mourir le premier. C'est à moi de donner l'exemple. Je vous prie donc, lorsque vous aurez accompli votre office, de montrer ma tête à mes compagnons, afin de leur ôter l'idée que j'ai pu leur survivre.

Montant alors résolument à l'échafaud, il est exécuté le premier. Quand le bourreau, pour accomplir la suprême volonté du supplicié, saisit, par ses cheveux blonds et bouclés, la tête sanglante de Cadoudal et la présente aux autres condamnés qui regardent fixement le visage de leur chef bien-aimé, un murmure d'horreur s'élève de toutes parts...

⁂

...Ce duel de quatre années entre le Breton et le Corse est fini. Le 2 décembre suivant, Napoléon est couronné Empereur...

Sans doute Georges a-t-il lutté vainement contre l' « homme du destin », qui disait que « *tant que la Providence aurait besoin de lui, nul ne pourrait s'opposer à sa fortune* ». Napoléon, pendant les onze années de son règne, dominera le monde à coups de victoires, éblouira l'univers par les éclairs de son génie, et dispensera sans compter à sa patrie une impérissable moisson de lauriers.

Quant à Georges Cadoudal, il demeure comme l'une des plus belles figures du parti royaliste. Sans ambition personnelle, fidèle à sa foi et à son roi, cet entêté paysan breton mena jusqu'au bout, en personne et loyalement, la lutte contre son gigantesque adversaire, et, seule, la mort put mettre fin à ses attaques.

FIN

POUR PARAITRE JEUDI PROCHAIN :

La patrie en danger

par Max DANSET

— D'où je viens? De l'Assemblée Nationale! Et je te jure que les paroles que l'on y entend valent mieux que les lamentations dont se congratulent au salon les invités de M. et Mme Louis d'Arcis. Tiens! sais-tu pourquoi je suis encore revenu?

— Sosthène, calme-toi, je t'en prie.

— Je suis revenu pour leur servir le thé, peut-être pour la dernière fois; pour voir leurs traits contractés, leurs visages pâlis par la peur. Tiens! entends le canon?

— Mon Dieu! Qu'y a-t-il encore?

— Ce qu'il y a? l'appel au peuple. A la séance de l'Assemblée, après la lecture des rapports du Comité, le président s'est levé, et, dans un silence impresssionnant, a prononcé la formule solennelle : « Citoyens! la Patrie est en danger! » Voilà pourquoi le canon tonne, pourquoi la nation se lève et prend les armes.

— Et contre qui?

(A suivre.)

Paris. — Imp. d'Editions, 9, rue Edouard-Jacques.

L'HISTOIRE VÉCUE

TOUS LES GRANDS HOMMES
TOUS LES GRANDS FAITS DU PASSÉ

l'ouvrage complet illustré **75** CENT. l'ouvrage complet illustré

Extrait du Catalogue :

1. **Le Grenadier d'Austerlitz.**
2. **Une aventure de d'Artagnan.**
3. **Le Volontaire de Valmy.**
4. **Jean Bart, le Corsaire.**
5. **Le Guide de Bonaparte.**
6. **Le Mousse de Christophe Colomb.**
7. **Le Serment des trois Vendéens.**
8. **Une Conspiration sous Louis XIII.**
9. **L'Ennemi de Jeanne d'Arc.**
10. **Le Petit Canonnier du Siège de Toulon.**
11. **Tirez les premiers, Messieurs les Anglais.**
12. **Le Jeune Héros de la Rochelle.**
13. **Le Lion des Pyramides.**
14. **Une Victoire de Surcouf.**
15. **La Cocarde noire de Charlotte Corday.**
16. **La Reine de la Fronde.**
17. **Gaspard Lancien au Siège de Gênes.**
18. **La Prise des Tuileries.**
19. **L'Héroïne de Beauvais.**
20. **Les Grenadiers de la 32e Demi-Brigade.**
21. **Le Dernier jour du Duc de Guise.**
22. **Les Quatre Sergents de la Rochelle.**

EN VENTE PARTOUT

Envoi franco de chaque ouvrage contre 0,90

F. ROUFF, Éditeur, 8, bd de Vaugirard, PARIS (XVe)

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). L'Histoire vécue. No 28.